

POCKET



MARABOUT

BOB MORANE

HENRI VERNES

LE
CYCLE
DU
TEMPS

UNE ROSE POUR L'OMBRE JAUNE



HENRI VERNES

BOB MORANE

UNE ROSE POUR L'OMBRE JAUNE



MARABOUT

I

Il était une fois – vers 1317 après J.-C. pour être plus précis – une jeune comtesse, en outre belle, veuve et riche, qui habitait un merveilleux château, entouré de merveilleux jardins, au sommet d'une colline qui dominait le Rhône et d'où l'on avait une vue grandiose sur Avignon, cité à demi sainte depuis que le pape, par la volonté du roi Philippe le Bel, était contraint d'y habiter.

La jeune comtesse s'appelait Isabeau de Rocardour. J'ai dit qu'elle était belle, et elle l'était car, dans ces pays d'oc où les poètes étaient aussi nombreux qu'herbes au bord du chemin, on comparait sa chevelure d'un noir bleuté au plus beau morceau d'une nuit d'été, ses yeux à des fragments d'étoiles, sa bouche à une framboise fraîche cueillie et sa peau au plus précieux satin d'Orient ; veuve parce que son mari, Adrian de Rocardour, vieux assez pour être son aïeul, était mort deux ans plus tôt, non d'un haut fait d'armes accompli au service de sa dame, mais d'une vulgaire chute de cheval ; riche parce qu'en mourant Adrian lui avait laissé d'opulentes terres englobant toutes les collines et plaines jusqu'au-delà de l'horizon, des milliers de serfs, dix châteaux et des trésors que ses ancêtres, plus avides de rapines que de sainteté, avaient ramenés de Palestine.

Tout d'abord, pour sacrifier à la tradition, Isabeau avait pleuré son époux, et on avait comparé ses larmes aux perles de l'océan, et ses vêtements de deuil avaient été les plus beaux vêtements de deuil qu'on avait vus de mémoire d'homme. Puis Isabeau s'était consolée, parce qu'il y avait ce soleil lumineux comme la joie elle-même, toutes ces belles choses qui l'entouraient, ces troubadours qui n'avaient pas assez de mots pour lui dire qu'elle était la plus belle – et surtout parce qu'elle avait vingt ans.

On ne sera pas étonné d'apprendre que la beauté d'Isabeau – et aussi sa fortune – attirait vers elle une foule de

prétendants empressés. Parmi eux, Yoland de Montalde était le seul qui pût être agréé. Il avait vingt-cinq ans et était l'un des plus beaux chevaliers que l'on pût voir. Sa haute taille, ses cheveux couleur de paille et ses yeux bleus, dans un visage aux traits à la fois durs et purs, disaient qu'il descendait sans doute de ces Vikings qui, jadis, étaient venus du Nord, et cela lui donnait un charme particulier dans ce pays d'hommes bruns et courts, qui fleurissaient l'ail. La prestance de Yoland ne le cédait en rien à la beauté de son visage, et il avait si fière allure que même, lors des tournois, quand le grand heaume de joute à cimier – un cygne noir à deux têtes – cachait ses traits, toutes les jouvencelles se poussaient du coude pour l'admirer. Mais Yoland de Montalde ne combattait et ne triomphait que sous les couleurs d'Isabeau de Rocadour.

Ladite Isabeau ne pouvait, de son côté, dissimuler un penchant pour le bel Yoland. En outre, celui-ci possédait des richesses au moins égales aux siennes, et on ne pouvait le soupçonner de convoiter la jeune veuve par intérêt. Celle-ci se sentait souvent disposée à accéder aux demandes de plus en plus pressantes du chevalier de lui accorder sa main, d'unir leurs jeunesses et leurs fortunes. Pourtant, elle hésitait. Fêtée, entourée, courtisée, libre d'agir à sa fantaisie, de s'entourer de tout le luxe qu'elle désirait, de prendre toutes les décisions qu'il lui plaisait, elle appréhendait de se livrer à la férule d'un époux qui, suivant la loi féodale, aurait presque droit de vie et de mort sur elle. Sans doute Yoland de Montalde n'userait-il pas de ce droit, mais seule et libre elle était heureuse, et le bonheur ne se double pas.

Cet après-midi-là – un après-midi de printemps où la nature semblait réinventée – Isabeau et Yoland étaient assis sur un grand banc drapé d'une riche tapisserie de Smyrne, au cœur des plantations de roses qui s'étagaient à flanc de colline, en direction du Rhône. Car les roses étaient la passion d'Isabeau, qui en avait fait ajouter une à ses armoiries. Elle en faisait venir de partout, d'Italie, d'Angleterre, d'Allemagne, d'Espagne et même d'Orient, et elle employait les horticulteurs les plus expérimentés pour les croiser entre elles.

Cet après-midi-là, donc, Yoland de Montalde avait demandé, pour la centième fois peut-être, à la belle Isabeau d'unir ses jours aux siens. La comtesse n'avait pas répondu tout de suite, se contentant de boire un peu de liqueur de miel qu'un jeune page leur avait servie dans des coupes de vermeil ornées d'émaux, travail d'un célèbre orfèvre siennois.

— Ne seriez-vous pas heureuse en mon voisinage, gente amie ? avait interrogé Yoland, le genou en terre. Isabeau avait hoché la tête, pour répondre de cette voix si belle qu'elle faisait croire que tous les rossignols se mettaient à chanter – du moins les poètes l'affirmaient :

— Certes, Yoland, vous êtes le plus gentil seigneur qu'on puisse voir en terre occitane, et bien des damoiselles envieraient moult l'honneur que vous me faites en m'offrant votre nom. Vous êtes brave, fort et féal, et pourtant...

— Pourtant ? fit Yoland en fronçant les sourcils.

— Pourtant, reprit Isabeau, il y aura toujours quelque chose qui manquera à mon bonheur...

— Dites, jeta de Montalde d'un ton décidé, et je vous l'apporterai.

Elle hésita. Fallait-il définitivement le décourager ou lui laisser une chance ? Elle décida de lui laisser cette chance, mais *en lui demandant l'impossible*.

— Vous savez que j'aime les roses, dit-elle.

— Comment ne le saurais-je pas ? Il y en a tant en ce jardin !

— J'aimerais avoir une rose qui jamais ne se fanerait. Une rose enchantée !

Il se redressa, pour demander, en proie à un espoir insensé :

— Et si je vous l'apporte, cette rose enchantée, accepteriez-vous d'être mienne ?

Elle le regarda droit dans les yeux, puis elle baissa la tête comme si elle voulait voir au fond de sa coupe, et elle murmura :

— Oui, gentil seigneur, je serais vôtre.

Il la considéra longuement, avec une admiration mêlée d'un peu d'hostilité. Vêtue de soie blanche, elle apparaissait telle une fée dans la lumière d'un jaune rosé de l'après-midi finissant, mais il comprenait aussi qu'elle se moquait de lui, car les roses

enchantées cela n'existait que dans les récits merveilleux des trouvères.

— Je vous ramènerai cette rose, douce et cruelle Isabeau, laissa-t-il tomber, ou plus jamais de ma vie je ne vous reverrai...

Elle le regarda en coin et sourit, et ce fut comme si ce sourire donnait un nouvel éclat au soleil finissant. Elle bougea la main, comme pour en secouer une goutte d'eau.

— Allez, noble chevalier, dit-elle. Il y a loin d'ici à ce jardin magique où fleurit la rose enchantée...

Il s'inclina et tourna les talons, tandis qu'elle le regardait s'éloigner avec un vague regret. Bien pris dans son pourpoint de fin velours d'Espagne bleu tissé de fil d'argent, ses cheveux blonds coupés court à la mode du temps, avec sa dague à poignée dorée qui lui battait la cuisse et ses longues jambes gainées de chevreau brodé, il avait vraiment grande allure. Elle eut peur de l'avoir perdu, peur que jamais il ne reviendrait. Elle haussa ses frêles et gracieuses épaules et pensa : « Bah ! il reviendra ! Il sait bien que tout ceci n'est que jeu ! »

En même temps, Isabeau se tournait vers un jeune ménestrel vêtu de soie écarlate et qui, sa vielle à la main, se tenait à quelque distance, et elle ordonna :

— Chante-moi une chanson, Jehan ! Une chanson qui parle d'une rose qui jamais ne se fanera.

Alors, Jehan tira quelques accords de son instrument et se mit à chanter d'une voix monotone et haut perchée :

Rose dit à Dame Fée en son jardin :
Sens mon odeur mieux que parfums d'Arabie
Vois ma couleur comme couleur d'Aurore
Mais odeur et couleur comme Rose meurent.
Fais Dame Fée qu'elles ne passent !

Suivi de son valet, Yoland de Montalde descendait vers la ville au pas lent de sa monture dont les pendeloques du harnachement s'entrechoquaient, en cliquetant dans le silence ouaté du soir. Devant eux, la rivière, tout à l'heure d'argent, se faisait de plomb, et les premières lueurs s'allumaient, multicolores, derrière les fenêtres vitraillées du château papal.

D'habitude, Yoland ne laissait pas de parler avec son domestique, qui était un peu son confident, mais ils atteignirent le Rhône sans que la moindre parole n'eût été prononcée. Yoland rongea son frein, car il se savait pris au piège. Il avait promis de ne plus revoir Isabeau tant qu'il n'aurait pas trouvé la rose enchantée qui ne se fane jamais ; or, bien qu'il appartînt à une époque où tous croyaient encore au merveilleux, il possédait la certitude qu'une telle fleur n'avait jamais existé, donc qu'en vertu du serment qu'il venait de prononcer il ne reverrait jamais celle que son cœur espérait.

Toujours silencieusement, les deux hommes traversèrent le grand pont de pierre qui permettait de franchir le Rhône.

A cette époque, Avignon, devenue capitale de la Foi, offrait pendant la journée une animation que Paris lui envoyait, avec les cardinaux en grande suite qui sillonnaient ses rues, ses courriers qui convergeaient, venus de tous les points de la chrétienté, vers la sainte demeure, son peuple affairé qui parlait haut, avec un accent sonore, ses marchés où les paysans venus des alentours offraient leurs denrées en les vantant comme s'il s'agissait de réels trésors. Et il y avait le bruit des épées qui claquaient contre la pierre des murs, les éclats des rixes, les appels des marchands, les cliquetis des marteaux dans l'ancre rouge des forges.

Mais, aux premières ombres de la nuit, le silence se faisait, les rues devenaient désertes. Ce fut donc dans une cité vide que pénétra Yoland de Montalde. Tout de suite, il se dirigea vers le palais dont la masse dominait un quartier de ruelles sordides qui l'entouraient telle une gangue, tout à fait comme si la lumière sacrée attirait une noirceur qui voulait, en s'y frottant, lui emprunter un peu de sa clarté.

Suivi toujours par son valet, Yoland s'était engagé dans des ruelles si étroites qu'en levant la tête c'était à peine si l'on voyait un peu de ciel. Parfois, l'appel d'un veilleur crevait le silence, ou le cri d'un oiseau de nuit.

— Où allons-nous, Monseigneur ? se risqua de demander le valet. Ce n'est pas là endroit pour gentilhomme de votre condition, surtout à cette heure où les coupeurs de bourses sont à l'affût.

Yoland se moquait pas mal des coupeurs de bourses ! Un seul homme – mais était-ce bien un homme ? – pouvait l'aider à remplir le vœu qu'il avait fait à Isabeau, et c'était chez cet homme qu'il se rendait.

— Nous allons chez Zanhédrin, dit-il.

Dans la pénombre, le valet sursauta.

— Chez Zanhédrin le Juif ? interrogea-t-il d'une voix blanche. Mais c'est le diable !

— Le diable ? ricana Yoland.

Tout en parlant, cependant, il portait la main à l'épée pendue à l'arçon de sa selle et qui, sous le cristal de roche enchâssé dans son pommeau, portait une relique bénie à Saint-Jacques-de-Compostelle.

Zanhédrin le Juif était considéré comme un grand magicien, expert en sortilèges, capable de lire dans le futur comme dans le passé, de tuer à distance, de faire le mal comme le bien. Tous, petits et grands, avaient recours à lui, tant pour connaître leur avenir que pour la confection des philtres d'amour... ou de mort. On disait que le grand hibou noir perché sans cesse sur le haut dossier de la cathèdre, dans laquelle il trônait pour donner consultation, était le propre fils de Belzébuth. Et la rumeur populaire affirmait que si Zanhédrin n'avait pas encore été mené au bûcher, c'était parce que, le pape Jean lui-même...

La ruelle que suivaient Yoland de Montalde et son domestique s'emmancha soudain à une étroite place bordée de vieux hôtels, qui devaient dater de Saint-Louis et dont les étages à encorbellements se seraient sans doute écroulés sans les madriers qui les soutenaient.

Un de ces hôtels, avec son double toit pointu, faisait songer à une bête cornue, tapie dans les ténèbres, avec la gueule de son porche ouvert. Arrivé à proximité de ce porche, Yoland mit pied à terre et attacha sa monture à un anneau de fer scellé dans la muraille. Ensuite, il jeta, à l'adresse de son valet :

— Rentre à la maison... Je serai de retour dans une heure...

Sans se faire prier, le domestique tourna bride et disparut dans une venelle adjacente. Quand le bruit des sabots de son cheval eut cessé de se faire entendre, Yoland de Montalde se signa par trois fois, afin d'écarter les forces malignes. Puis,

comme une assurance supplémentaire ne pouvait faire de mal, il détacha l'épée suspendue à sa selle et la fixa à sa ceinture. C'était une bonne arme, légère et forte, à la lame consolidée par un imbriquement d'acier forgé dans la masse, à la mode nordique. Et puis, comme elle avait la forme d'une croix et que la seule vue de la croix fait fuir les démons de l'enfer...

Cette précaution élémentaire prise, et qui lui mettait un peu de paix dans l'âme, le soupirant de la belle Isabeau s'enfonça sous le porche plein d'ombre. Il déboucha dans une cour au fond de laquelle, de derrière une fenêtre garnie de vitres plombées, sourdait une lumière verdâtre, tamisée à l'extrême par les irrégularités du verre et par la poussière accumulée.

Yoland ne venait pas là pour la première fois car, déjà, à différentes reprises, un ami l'avait entraîné chez Zanhédrin le Juif. Ce fut donc sans hésitation qu'il gagna une porte basse, en ogive et au panneau de chêne bardé de bronze. Sans hésiter davantage, il manœuvra un heurtoir dont les battements résonnèrent à l'intérieur de la maison, tout à fait comme si cette dernière n'avait été qu'un gigantesque tambour.

Quelques secondes s'écoulèrent, puis des pas au rythme inégal retentirent de l'autre côté du battant. Un judas grillagé, découpé très bas, s'ouvrit sur une pauvre lumière et un visage imprécis se découpa dans l'étroit rectangle, tandis qu'une voix rauque interrogeait :

— Que voulez-vous ?

— Voir Maître Zanhédrin, répondit Yoland.

— Maître Zanhédrin ne reçoit pas, fit la voix derrière le grillage.

— Il me recevra, assura Yoland en faisant sonner une bourse pleine d'or.

Il y eut un moment de silence, puis le judas se referma et on ouït le bruit d'un verrou que l'on tirait. La lourde porte de chêne s'ouvrit à demi et un petit homme apparut, tenant une grosse chandelle fichée sur un pique-cierge de fer.

« Petit homme » est un euphémisme ; il s'agissait en réalité d'un nain, arrivant tout juste au-dessous de la taille de Yoland. Le nabot était complètement vêtu de rouge et un capuchon de bourreau, rouge également, le coiffait. Ajoutez à cela qu'il était

plus bancal, tordu et bossu que Caliban. Quant à son visage, il se caractérisait surtout par un grand nez courbe et un menton en galoche. Son âge ?... On eût dit un enfant centenaire.

Ce n'était pas la première fois que Yoland de Montalde voyait l'étrange portier. Cependant, il ne put s'empêcher de se signer. Le nain poussa un ricanement sonore et laissa tomber :

— Inutile ! Ton dieu n'a pas accès ici... Et, aussitôt, il enchaîna :

— Suis-moi...

Non sans une hésitation, Yoland obéit. Ils longèrent un couloir de pierre brute où, par endroits, l'humidité se décantait en traînées blanchâtres.

Des meubles noirs, patinés par le temps et le frottement de mille mains, faisaient songer, dans la seule clarté de la chandelle tenue par le nabot, à des bêtes tapies.

Au bout du couloir, il y avait une seconde porte. Le nain la poussa, s'effaça, et le visiteur pénétra dans une vaste salle éclairée par un buisson de chandelles. Elle était si haute que c'était à peine si l'on distinguait les détails de sa voûte nervurée, et ses murs disparaissaient sous des tapisseries aux dessins étranges, mêlés de signes cabalistiques, comme si chacune d'entre elles eût masqué une entrée de l'enfer.

Derrière une longue table, assis au creux d'une haute cathèdre, un homme se tenait. Drapé dans une houppelande de drap noir, coiffé d'un bonnet à oreillettes de dessous lequel s'échappaient des mèches rousses mangées de gris, il faisait penser à un spectre tant il était maigre. Ses longues mains brunes et parcheminées, jaillissant des manches de la houppelande, rappelaient des pattes d'insectes ; et, de fait, ce n'était pas tout à fait des mains d'homme. Le nez était énorme, pareil à un soc, dans un visage en lame de couteau. Mais les yeux surtout retenaient l'attention : des yeux rouges qui brasillaient dans la pénombre comme des escarboucles. Sur le dossier de la cathèdre était juché un énorme hibou, au plumage noir comme la peur.

Longuement, Zanhédrin avait dévisagé son visiteur.

— Que puis-je pour Votre Seigneurie ? interrogea-t-il.

D'un grand geste, Yoland de Montalde jeta sa bourse pleine d'or sur la table. Le magicien lui lança à peine un regard et répéta :

— Que puis-je pour Votre Seigneurie ?

Yoland parla rapidement, sans cependant citer le nom d'Isabeau de Rocadour. Quand il eut fini, Zanhédrin hocha la tête, tout en fermant à demi l'un de ses yeux rouges.

— Ainsi, ce que désire Votre Seigneurie, fit-il, c'est cette rose enchantée qui ne se fane jamais ?...

— Je veux cette rose enchantée, répondit le chevalier, mais je doute que ta magie elle-même puisse me la donner.

Zanhédrin ne put s'empêcher de sourire, en pensant : « Les Terriens sont bien naïfs, qui prennent pour magie ce qui, pour moi, n'est que science ! »

Venu il y avait bien des années d'une lointaine planète possédant un haut degré de civilisation, et d'où il avait été banni, il s'était installé sur ce monde encore en pleine barbarie, afin de profiter de la crédulité de ses habitants. Comme ses traits, ainsi d'ailleurs que ceux de tous les natifs de la planète dont il venait, comme ses traits donc possédaient des caractères sémitiques poussés jusqu'à la caricature, il avait pris le nom de Zanhédrin, alors qu'en réalité il s'appelait Az-Azal, de Noor, — Noor étant le nom du monde d'où il venait — et tout naturellement les Terriens l'avaient surnommé « le Juif ». Il était donc devenu Zanhédrin le Juif, Zanhédrin le Magicien.

— Votre Seigneurie aura cette rose, laissa-t-il tomber. Mais il lui faudra me donner beaucoup d'or. *Beaucoup d'or !*

II

Aux dernières paroles du magicien, auxquelles il s'attendait d'ailleurs, Yoland de Montalde n'avait même pas tressailli.

— Tu auras tout l'or que tu voudras, dit-il. Mais qui m'assure que tu ne me tromperas pas et que, quand je t'aurai donné cet or, la rose ne se fanera pas ?

— Votre Seigneurie sera vite édifiée, répondit Zanhédrin — alias Az-Azal. Une rose se fane au bout de quelques jours, et on ne dupe pas à si court terme un aussi puissant baron que vous...

Yoland avait la sensation que Zanhédrin lisait en lui, qu'il savait qui il était. Peut-être même connaissait-il son nom. Mais il était possible aussi qu'il le jugeât puissant à la seule richesse de sa mise.

— Quand aurai-je cette rose ?

— Revenez demain à la même heure, et je vous dirai...

— C'est bien, demain à la même heure, conclut Yoland.

Et, tirant à demi son épée du fourreau, il se pencha vers Zanhédrin pour continuer :

— Prends garde, sorcier. Si tu me trompes, je te ferai conduire au bûcher !

Le vieillard laissa échapper un petit ricanement, qui rappelait le cri particulièrement sinistre de certains oiseaux des marécages.

— Le bûcher ? grinça-t-il. Ne va-t-on pas jusqu'à dire que je suis Satan, et est-ce que Satan craint les flammes ?

Dans la pénombre, Yoland blêmit et serra les poings. Il fut soudain certain que ce personnage devant lui, réellement, ne craignait pas les flammes, qu'il ne pouvait donc qu'être... Et il se demanda s'il reviendrait le lendemain, s'il ne jouait pas son salut éternel en pénétrant dans cet antre où traînait une odeur de soufre. Mais si grand était son amour pour Isabeau de Rocardour que les flammes de la géhenne elles-mêmes ne l'auraient pas fait reculer.

Quand son visiteur fut sorti, Zanhédrin-Az-Azal demeura longtemps soucieux. On venait de lui promettre beaucoup d'or mais, pour cela, il lui faudrait découvrir cette rose enchantée, si elle existait, ou tout au moins une rose qui possédait la propriété de ne pas se faner. Or, il ne savait même pas où trouver une telle fleur. Heureusement, la science noorienne pouvait lui être d'un grand secours, et notamment ce vieux projecteur de pensée – peut-être un peu démodé à présent – auquel il devait beaucoup de ses « pouvoirs magiques ». Il lui suffirait de penser « rose qui ne se fane pas », par exemple, pour qu'aussitôt la machine projetât ce concept à travers le continuum Espace-Temps, à la recherche d'une matérialisation de ce concept.

Le lendemain, à l'heure dite, quand Yoland de Montalde pénétra à nouveau dans le cabinet du magicien, celui-ci souriait. Si on pouvait appeler « sourire » la grimace qui tordait sa bouche de gargouille, faisait brasiller plus fort ses petits yeux sanglants.

Sans oser parler, Yoland interrogea Zanhédrin du regard. Le sorcier eut un signe de tête affirmatif et laissa tomber :

— Je sais où se trouve la rose enchantée.

Et, comme son visiteur avait déjà un sursaut de triomphe, il reprit précipitamment :

— Mais il vous faudra aller la quérir vous-même... Le voyage serait trop fatigant pour mes vieilles jambes.

Tout de suite, Yoland se vit de retour après des années de route, car on voyageait lentement à cette époque, les cheveux grisonnants, pour retrouver une Isabeau vieillissante et peut-être mariée à un autre.

— Est-ce très... loin ? s'enquit-il timidement, comme s'il avait peur de la réponse.

— A la fois loin... et près, fit Zanhédrin en fermant à demi un œil. Cela dépend de ce qu'on entend par loin... ou par près.

— Où est cette rose ? insista Yoland avec impatience cette fois.

— Voulez-vous la voir ?

— Elle est donc ici ?

— Non, mais je puis vous la montrer quand-même. Zanhédrin démasqua quelque chose qui ressemblait à un miroir dépoli mais qui, en réalité, était un vidéo spatio-temporel qui permettait de voir aussi bien dans le Temps que dans l'Espace. Jadis, cet appareil avait été une des merveilles de la technique noorienne. A présent, il devait être un peu dépassé, mais il fonctionnait encore parfaitement, et le faux magicien s'en servait pour étonner ses pratiques.

S'entourant de toute une mise en scène pseudo-magique, Zanhédrin se dressa devant le vidéo et se mit à prononcer des formules cabalistiques de son invention, tout en faisant de grands gestes avec les mains. En même temps, subrepticement, il mettait l'appareil en batterie. Aussitôt, la lumière envahit l'écran.

S'écartant, Zanhédrin déclara, en se tournant vers son visiteur :

— Mon miroir magique va vous montrer la rose enchantée.

Sur l'écran, une image apparut, floue et grise tout d'abord, puis elle se précisa, prit des couleurs, devint d'une parfaite netteté. Elle représentait une sorte de vaste coupole transparente qui, pour Yoland, parut être du verre – en réalité, il s'agissait de matière plastique translucide – et que soutenaient une demi-douzaine de piliers taillés également dans une matière transparente. Au centre de la coupole, qui aurait pu passer pour un temple et dont le sol nu était pavé de mosaïque, un rosier était planté dans un rond de terre meuble qu'entouraient toutes sortes d'offrandes : collier de verroterie, fleurs tressées, tissus brodés de couleurs vives. Un seul rosier, avec une seule rose. Une rose d'une beauté sans pareille, grande, dure et fraîche et dont la teinte brillait d'un éclat lumineux. Assurément, Isabeau de Rocadour n'en n'avait pas de semblable dans ses jardins et, si elle l'avait aperçue, elle n'eût eu qu'une pensée : la posséder !

— Es-tu certain que cette fleur soit magique, sorcier, interrogea Yoland, que jamais elle ne se fane ?

— J'en suis assuré, Votre Seigneurie.

Yoland serra la main sur la fusée de son épée, qu'il tira à demi.

— Prends garde, sorcier, jeta-t-il d'une voix menaçante. Si tu me trompais, je te percerais le cœur...

« Le cœur ! pensa le Noorien. Si tu savais, pauvre Terrien ! »

Mais Yoland ne pouvait savoir que si, extérieurement et à quelques différences près – comme les mains par exemple – les Nooriens étaient semblables aux habitants de la Terre, il n'en allait pas de même de leur organisation interne, par laquelle les Nooriens ressemblaient davantage à des plantes qu'à des animaux.

— Tromper un aussi puissant baron que vous, Monseigneur ? protesta Zanhédrin. Comment Monseigneur peut-il imaginer chose pareille ?

Soudain, Yoland se sentit saisi d'une impatience insurmontable.

— Comment puis-je avoir cette fleur ? interrogea-t-il brutalement.

— Je vous ai dit, Monseigneur, qu'il vous faudrait aller la chercher où elle se trouve.

— Ne t'ai-je pas dit, sorcier, que j'irais jusque dans les flammes mêmes de l'enfer s'il le fallait ?

— L'enfer ? fit Zanhédrin. Il ne vous sera pas utile d'aller si loin, Monseigneur. Du moins cela dépend à quel point de vue on se place...

— Que dois-je faire ?

Le magicien tendit à Yoland une coupe de verre à demi pleine d'un liquide ambré, et il dit simplement :

— Buvez !

Pendant quelques instants, le chevalier hésita, puis il songea que Zanhédrin n'avait aucune raison de l'empoisonner, que c'eût été tarir la source même des trésors qu'il comptait tirer de l'opération ; et il but.

Presque aussitôt, sa vue se brouilla, s'obscurcit, et il se fut écroulé sur le sol si le nain, qui l'avait introduit auprès de son maître et était demeuré dans la pièce, ne lui avait tendu un siège sur lequel il s'était affalé. Immédiatement, Yoland perdit toute conscience.

Quand il vit son hôte inanimé, le magicien lança aussitôt à l'adresse du nabot, en langage noorien dont ils usaient quand ils étaient seuls :

— Aide-moi à le transporter, Zadin !

Dix minutes plus tard, toujours privé de connaissance, Yoland de Montalde était descendu dans la cave, où Zanhédrin dissimulait le transporteur de matière spatio-temporel que, jadis, il avait emmené avec lui quand, recherché par la justice de sa planète, il avait fui Noor.

Quand Yoland de Montalde reprit ses esprits, il se trouvait au pied d'un escalier monumental hissant ses degrés le long des flancs d'une butte artificielle, au sommet de laquelle s'élevait le temple à coupole transparente dont il avait vu l'intérieur dans le « miroir magique » de Zanhédrin. C'était la nuit, mais elle était assez claire pour qu'il pût détailler les alentours. D'après ce qu'il lui était possible de juger, la butte s'élevait au centre d'un lac et, au-delà, il voyait luire l'eau de canaux bordés de maisons et où, çà et là, brillait une lumière. Plus loin, il voyait miroiter doucement les eaux plombées d'un fleuve, sur l'autre rive duquel – il n'en pouvait être sûr, à cause de l'obscurité relative – s'élevait une grande ville en ruine. Une ville d'une telle étendue qu'aucun des contemporains du chevalier n'aurait pu l'imaginer.

« Où suis-je donc ? » se demanda Yoland.

Comment aurait-il pu se répondre à lui-même ? Comment aurait-il pu supposer que, grâce aux pouvoirs « magiques » de Zanhédrin, il venait de faire un bond en avant de deux millénaires environ dans le Temps, et qu'il se trouvait en l'année 3322, au cœur de New York – à présent Niviork – cette cité qui avait été le centre du monde et qui, à présent, à la suite d'une catastrophe atomique, n'était plus que décombres.

Instinctivement, Yoland reporta ses regards vers le temple transparent, au-dessus de lui. Une lumière rose en émanait, une lumière de la couleur de la fleur qu'il était venu chercher. Et il comprit que Zanhédrin ne l'avait pas trompé, qu'il touchait au but.

Yoland de Montalde avait trop entendu de légendes, chantées par les troubadours allant de castel en castel, pour ne

pas savoir que les choses « enchantées », roses ou autres, sont toujours gardées, en d'inaccessibles manoirs, par d'invincibles dragons, et il se demanda quelle épreuve l'attendait. Pourtant, il était prêt à les affronter tous pour l'amour d'Isabeau.

Lentement, il se mit à gravir les marches. Il n'avait pas peur car, sous son pourpoint, il portait une fine cotte de mailles italienne, au côté droit son large coutelas à un seul tranchant, à la mode franque, au côté gauche sa bonne épée, et son chapeau de feutre était doublé de fer ; en outre, au cou, dans un petit reliquaire d'émail, il portait un fragment du voile de la Vierge.

Le chevalier atteignait le dernier degré quand, de derrière une des colonnes translucides, un homme apparut. Il était vêtu de rose. Un étrange vêtement orné de longues franges. Ses cheveux, qu'il portait longs — « comme une femme », pensa Yoland —, étaient retenus par un large ruban, rose également, qui lui ceignait le front. Des colliers de coquillages et de perles de bois multicolores pendaient à son cou et, à la main, il tenait un instrument ressemblant à une hallebarde. Tout de suite, le chevalier supposa qu'il s'agissait là du gardien du temple.

L'inconnu parla, mais dans une langue étrange, à laquelle Yoland ne comprit rien. Alors, comme le nouveau venu continuait à avancer, le gardien brandit sa hallebarde en un geste plus automatique qu'agressif. Yoland s'y trompa. Pouvait-il savoir, lui qui appartenait à un âge où la violence était la seule loi, qu'il avait affaire à un être pacifique qui, avec ses semblables, adorait une rose, et cela parce que, jadis, les dieux de la science, qu'on honorait seuls alors, avaient conduit les hommes à leur perte. Tirant son épée, Montalde frappa, fauchant la hallebarde de parade et atteignant au front le gardien qui s'écroula.

Après avoir jeté un regard autour de lui, pour se rendre compte si d'autres adversaires ne survenaient pas, Yoland enjamba sa victime et pénétra dans le temple.

Il retrouvait tout identique à l'image que le « miroir » de Zanhédrin lui avait offert : le pavement mosaïque et nu avec, au centre, dans un rond de terre, le rosier et son unique rose.

Très lentement, il s'approcha du végétal et, se penchant, il contempla la fleur. Elle était vraiment fort belle, serrée,

compacte, avec des pétales pareils à du satin, et sa couleur rappelait celle que jettent les premiers rayons du soleil dans l'air pur de l'aube.

C'est alors qu'un étrange phénomène se produisit. Yoland eut l'impression que la rose lui parlait, bien qu'il n'entendît aucune voix. Elle disait :

— Ne m'arrachez pas à cet endroit... Je suis dieu ici... Par pitié, ne m'arrachez pas à cet endroit...

Le chevalier eut un mouvement de recul. Une fleur qui parlait ou qui, tout au moins, communiquait ses pensées – en supposant qu'une fleur puisse penser –, cela n'avait jamais été imaginé, sauf peut-être dans les allégories. Mais, en même temps, cela lui donnait la certitude que ce n'était pas là une rose comme les autres, que c'était *réellement* une rose enchantée.

A présent, Yoland de Montalde ne doutait plus qu'il eût gagné Isabeau de Rocadour. Le cœur plein d'une allégresse qui le gonflait, il s'avança vers la plante, tandis qu'en lui retentissait le même appel que précédemment :

— Ne m'arrachez pas à cet endroit... Je suis dieu ici... Par pitié, ne m'arrachez pas à cet endroit...

Sans écouter, Montalde, de sa main gantée de cuir, saisit le rosier à sa base et, d'un effort, l'arracha de la terre, tiges et racines. Pendant un moment, il eut la sensation que la plante cherchait à lui échapper, tandis que les feuilles frémissaient, que les épines cherchaient à percer son gant. Mais il tint bon et tout rentra dans l'ordre. Il ne tint plus dans son poing qu'une plante inerte et – il en eut comme la sensation – résignée.

En se baissant, il avait perdu une des agrafes dorées de son pourpoint, mais il ne s'en souciait guère. Brandissant le rosier qu'il tenait toujours à plein poing, il cria :

— Zanhédrin !... J'ai triomphé !... Montre encore ton pouvoir magique et ramène-moi...

Quelques secondes s'écoulèrent, puis tout se brouilla autour de lui, le temple disparut et il se trouva comme flottant dans un grand vide argenté et animé de vibrations stridulantes, puis il bascula à nouveau dans l'inconscience.

III

Le spationef s'immobilisa au-dessus de Niviork, exactement à l'endroit où, jadis, s'étendait Brooklyn, aujourd'hui changé en marécages où s'étaient installés les derniers survivants de la grande métropole américaine qui, en l'an 3322, avait été détruite à la suite d'un conflit atomique. Ces survivants, êtres paisibles et non violents, qui ressemblaient beaucoup, autant par leur aspect extérieur que par leur morale, aux hippies du XX^e siècle, ces survivants donc s'étaient donné le nom d'Enfants de la Rose, parce qu'ils adoraient une de ces fleurs enfermée dans un temple translucide, au centre de Prospect Park.

Vu du dehors, le spationef faisait penser à une énorme orange ornée de protubérances argentées sur sa circonférence. Jadis, il avait appartenu à la flotte sidérale de Gnur, lointaine planète. Mais, depuis que l'Ombre Jaune l'avait capturé, il servait de véhicule spatiotemporel à ce monstrueux personnage qui avait déclaré la guerre à l'humanité¹.

Par le hublot du poste de pilotage, l'Ombre Jaune – alias Monsieur Ming –, regardait, sous lui, l'agglomération lacustre où avaient cherché refuge les Enfants de la Rose. Il voyait les maisons vétustes, aux façades rapetassées et contre lesquelles l'eau glauque venait battre directement, changeant l'agglomération en Venise sans gloire. Un peu plus loin, au centre de ce qui avait été Prospect Park, au sommet d'une butte artificielle, le temple de la Rose brillait doucement. Dans la clarté matinale, il faisait songer, avec son dôme de plastique transparent, sur lequel se reflétaient les rayons obliques du soleil, à une gigantesque lentille plan-convexe posée à plat sur le sol. Un peu partout, sur les perrons et les terrasses des maisons, sur l'escalier monumental menant au sanctuaire, des hommes et

¹ Lire : *Les Bulles de l'Ombre Jaune*.

des femmes se pressaient, le visage levé vers le vaisseau spatial couleur d'orange.

Quand Monsieur Ming sourit, ses yeux bridés de Mongol ne furent plus que deux étroites fentes dans son visage d'un jaune olivâtre, aux pommettes marquées.

— Ils ont cru que je ne reviendrais pas, murmura-t-il, qu'ils pourraient à leur aise continuer à adorer leur rose...

A vrai dire, la rose elle-même n'intéressait pas Ming, mais l'être galactique qui s'était uni à elle en la pénétrant, cet être qui n'était qu'une vapeur mais dont les dons étaient effarants. Elle possédait la science infuse, pouvait se déplacer à travers le Temps et l'Espace et conférait à celui, animal ou plante, avec qui elle vivait en symbiose, des pouvoirs quasi surnaturels. Peu de temps auparavant, l'Ombre Jaune avait été allié à la Vapeur Rose, mais cette alliance fut rompue et la Vapeur s'était unie à la plante qu'adoraient les Niviorkais. Aujourd'hui, Ming tentait de récupérer son alliée d'hier, pour que celle-ci lui rende sa force, lui permette d'intensifier la guerre qu'il avait déclarée à la race humaine.

Lentement, Ming fit descendre le vaisseau, jusqu'à ce qu'il se trouvât au-dessus du large terre-plein entourant le tertre et qu'il pût s'y poser sur ses quatre pieds-ventouses.

Un peu partout, les Niviorkais fuyaient, en bateau ou à la course, un peu ridicules dans leurs vêtements bariolés.

A nouveau, Monsieur Ming sourit.

— Ils me croyaient mort, fit-il à haute voix, et mon retour les terrorise.

En effet, les Enfants de la Rose avaient vu Monsieur Ming mort, mais ils ignoraient que, grâce à un duplicateur de matière de son invention, il avait pu reprendre vie, ou plutôt créer un double de lui-même, un double bien vivant.

Ming manœuvra un contact et une longue stridulation se fit entendre, allant en se répercutant à travers tout le vaisseau. A la base de la coque, la porte du sas s'ouvrit et une échelle métallique en descendit jusqu'à toucher le sol. Alors, une douzaine d'hommes mirent pied à terre. Mais étaient-ce réellement des hommes ? Leurs corps avaient bien forme humaine sous ces sortes d'armures, paraissant taillées dans du

cuir bouilli, qui les revêtaient. Mais les visages, informes, exsangues, possédaient quelque chose de monstrueux, tout comme les yeux ronds et rouges, la bouche sans lèvres, comme taillée d'un coup de rasoir. Quant à la chair de ces visages, elle faisait penser davantage à du caoutchouc qu'à de la vraie chair.

L'un après l'autre, les whamps – c'était le nom de ces créatures – s'étaient rangés en deux courtes files de chaque côté de l'échelle. Alors, l'Ombre Jaune quitta le poste de pilotage et, par la large coursive centrale, gagna à son tour le sas, pour descendre l'échelle et prendre pied sur la terrasse circulaire.

Longuement, le Mongol regarda autour de lui. Les Enfants de la Rose avaient disparu, se terrant dans leurs maisons ou ayant gagné les profondeurs des lagunes.

— Dommage, murmura Ming. Mes fidèles whamps commencent à avoir besoin de sang frais...

Il s'interrompit et leva les yeux vers le temple, pour reprendre :

— Mais je ne suis pas ici pour pourvoir à la glotonnerie de mes créatures, puisque je suis venu pour cueillir une rose. Seulement une rose !

A pas lents, encadré par les whamps, il gagna le pied de l'escalier, tout en songeant : « Une rose pour l'Ombre Jaune !... Une rose pour l'Ombre Jaune !... »

En même temps, il se mit à rire. Un rire mécanique, venu du fond de la gorge et qui roulait, montait, s'amplifiait jusqu'à occuper le silence tout entier.

Degré par degré, l'Ombre Jaune gravissait l'escalier conduisant au temple. A chaque pas, il sentait l'espoir monter en lui. Bien sûr, quand il aurait pris possession de la rose, il n'aurait pas gagné la partie pour autant. Il lui faudrait convaincre la Vapeur de s'allier à nouveau avec lui, et il n'ignorait pas que ce serait une lourde tâche que venir à bout de l'entêtement de cet être protéiforme, qui possédait en lui toutes les puissances cachées du cosmos... ou tout au moins une partie de ces puissances. Mais Ming savait qu'il triompherait, qu'il trouverait le moyen de vaincre.

Il atteignit le sommet de la butte, s'engagea entre les piliers de matière plastique translucide. Les gardiens devaient avoir fui

eux aussi, car il ne les apercevait nulle part. Mais ce fut à peine s'il pensa à eux. Il n'avait qu'une idée : atteindre la rose, l'arracher, la faire sienne en même temps que la créature qui l'habitait.

Tout de suite, en pénétrant dans le sanctuaire, il visa, au centre du pavement mosaïque, le rond de terre qui, pour le moment, concrétisait toutes ses espérances. Un rond de terre au milieu duquel il n'y avait plus qu'un trou sombre, en forme d'entonnoir.

Peu d'hommes possédaient le sang-froid du Mongol. Pourtant, au spectacle qui s'offrait à lui, il vacilla, tandis que son sang se figeait dans ses artères.

— La rose ! murmura-t-il. Ils ont enlevé la rose.

Il serra les dents, comme s'il voulait empêcher sa propre vie de le quitter.

— Le commandant Morane ! gronda-t-il. Ce ne peut être que ce maudit commandant Morane !

A plusieurs reprises, il ouvrit et referma la main droite — une main postiche, qui possédait la force de dix mains —, comme s'il voulait broyer quelque chose... ou quelqu'un.

Presque malgré lui, il se pencha en avant, fit un pas, se pencha encore, fit un nouveau pas... Il s'était mis à marcher comme si le poids de son propre corps l'emportait.

Quand l'Ombre Jaune fut au bord du rond de terre, il s'immobilisa, ses yeux couleur d'ambre rivés à cet entonnoir dans le sol. Un trou dérisoire, de quarante centimètres de diamètre à peine, mais au fond duquel s'étaient engloutis tous ses espoirs.

— Et si ce n'était pas le commandant Morane ? murmura-t-il, en proie soudain à une grande détresse.

Dans ce cas, il ne saurait où retrouver cette Vapeur Rose qui, pendant quelque temps, avait centuplé sa force, exacerbé son savoir, son intelligence déjà surhumaine.

— Et si ce n'était pas le commandant Morane ? répéta-t-il plus bas encore.

Dans quel coin de la galaxie, dans quelles immensités de l'univers devrait-il alors porter ses recherches ? En aurait-il seulement le temps et les moyens ?

— Ce ne peut être que le commandant Morane ! fit-il d'une voix forte, comme pour se rassurer lui-même. Ce ne peut être que lui !

Mais pourquoi ledit commandant Morane aurait-il escamoté la plante ? Pour la soustraire à son emprise à lui, Ming ? Dans ce cas, il aurait en même temps privé les Enfants de la Rose de leur dieu.

C'est alors qu'à ses pieds, Ming aperçut cet objet qui brillait d'un éclat jaune. Instinctivement, il se baissa, le ramassa et l'examina. Il possédait des connaissances étendues en toutes choses, un savoir encyclopédique. Et, tout de suite, il conclut :

— Agrafe de bronze, dorée au feu... Travail du quatorzième siècle... Probablement français...

Alors il comprit que, si ce n'était pas le commandant Morane qui s'était emparé du rosier et de son hôte cosmique, il saurait peut-être où les retrouver.

IV

Le long des routes sinueuses du Massif central, la Jaguar E filait vite en dépit de la nuit et de son long capot parfois un peu difficile à « tourner » dans les virages trop courts. En outre, il s'était mis à pleuvoir, ce qui rendait le pilotage encore plus dangereux. Cela n'empêchait pas Bob Morane de conduire à tombeau ouvert, tout à fait comme s'il cherchait à battre son propre record de vitesse.

Assis à côté de Morane, Bill Ballantine se pelotonnait dans son vieux duffel-coat, mais on ne savait si c'était à cause du froid ou plus simplement dans la crainte d'un accident. Ballantine mesurait près de deux mètres, avec un poids à l'avenant et une force comparable à celle d'Hercule dans ses bons jours. Il n'avait peur de personne et était capable de moucher six durs avec la main droite attachée derrière le dos. En outre, quand il conduisait lui-même, on s'attendait à tout moment à ce que sa voiture décolle. Pourtant, ce qu'il détestait c'était se trouver assis près du pilote, « à la place du mort » comme il disait, surtout quand ce pilote était Bob Morane et menait son véhicule tout à fait comme s'il était dégoûté de l'existence.

— Croyez pas, commandant, finit par lancer le colosse, qu'vous feriez bien d'lever un petit peu l'pied. Vous conduisez comme si on avait des parachutes. Et la pluie n'arrange rien !

Morane prit un virage sur les chapeaux de roues puis, quand il en fut sorti, il haussa les épaules.

— Qu'est-ce qu'on risque ? dit-il. J'ai des pneus pluie...

Bill Ballantine poussa un grognement de réprobation.

— J'ai-des-pneus-pluie, singea-t-il. Ouais... J'en connais qui avaient aussi des pneus pluie et qui se sont retrouvés avec un jardinet sur le ventre – un jardinet bien en ordre où qu'il poussait seulement des chrysanthèmes – et une jolie croix artistement sculptée par-dessus le marché.

— Bah ! répondit avec insouciance Morane, est-ce qu'on ne doit pas de toute manière finir avec le jardinet sur le ventre dont tu parles ? Alors, un peu plus tôt, un peu plus tard ! D'ailleurs, de la façon dont je cavale, si on décroche, on ne risque pas de souffrir. Un petit vol plané, et puis badaboum dans les platanes, ou au fond d'un accueillant ravin.

Ballantine voulut lever les bras au ciel, mais il en fut empêché par le plafond trop bas de la capote.

— Casse-cou, se lamenta-t-il, et philosophe en plus ! Il se tut un moment, pour reprendre :

— D'ailleurs, y'a pas d'platanes dans l'coin ! Comme on était dans une ligne droite, Morane put lancer un regard de côté à son ami.

— Si tu te mets à être calé en botanique maintenant, goguenarda-t-il, où allons-nous ?

Il y eut un très long silence prouvant que Bill ne tenait pas à prolonger cette joute oratoire, dans laquelle il aurait finalement eu le dessous.

— Inutile de me rappeler que les Français sont le peuple le plus spirituel de la Terre, ne put-il néanmoins s'empêcher de remarquer. On sait bien que ce sont eux qui ont inventé « Maman les p'tits bateaux... »

— Et les Écossais la mini-jupe, rétorqua Morane qui ne tenait pas à faire mentir sa réputation d'avoir la répartie facile.

— Et le whisky, commandant ? glissa Bill, blessé dans son amour-propre patriotique. Vous oubliez le whisky !

— Touché ! jeta Morane avec un soupir.

Cette fois, la joute prit fin, ce qui ne ralentit pas pour autant l'allure de la Jag.

Rêveusement, Ballantine considéra à travers le pare-brise la pluie qui tombait serrée, balayée laborieusement par les essuie-glaces.

— Ce que je me demande, commandant, fit-il au bout d'un moment, c'est pourquoi vous avez eu soudain cette idée de venir à l'abbaye. J'aurais préféré rester à Paris, où j'étais venu pour prendre du bon temps, au lieu de me morfondre dans mon piège à rats d'Écosse. Au lieu de cela, voilà que vous m'obligez à sauter dans un autre piège à rats...

Morane ne répondit pas. Il savait que son ami avait raison. Pourtant, il affectionnait cette vieille abbaye romane, avec cloître, qu'il avait achetée dans le Massif central, restaurée et meublée pour en faire une résidence secondaire dont il aimait l'isolement, le calme. Parfois, à Paris, il se sentait soudain pris d'un irrésistible besoin de retrouver ce havre où, disait-il, les ennuis lui tombaient moins facilement sur le dos, et il insistait sur le « moins facilement ». Et puis, c'était pour lui une façon aisée de pouvoir être ailleurs car, bien qu'il se voulût pantouflard, il avait sans cesse la bougeotte.

La route franchit un dos d'âne et domina une large vallée au fond de laquelle brillaient quelques lumières.

— Nous voilà presque rendus, constata Ballantine. C'était au fond de cette vallée que se dressaient l'abbaye et ses dépendances.

— Serai content d'être allongé dans un de vos fauteuils, commandant, poursuivit l'Écossais, pour boire un petit verre de raide avant d'aller me pagnoter.

Ils avaient roulé une bonne partie de la nuit, et Morane lui-même, qui était de fer, commençait à sentir la fatigue.

La Jaguar s'élança sur la pente, déboucha en terrain plat, quitta la route pour s'engager sur un mauvais chemin empierré qui força Bob à ralentir. On dépassa un poteau supportant une pancarte sur laquelle était inscrite la formule consacrée : « Propriété privée – Défense de pénétrer. »

— Nous voilà chez nous, constata Bill.

La voiture venait, en effet, de franchir les limites du domaine attenant à l'abbaye.

On roula durant quelques minutes encore, puis l'abbaye elle-même se découpa dans la nuit, masse trapue dominée par ses tours d'angles. Quelques lumières brillaient aux fenêtres.

— Tiens, fit Ballantine, Bertrand est encore levé ! Bertrand, c'était le nom du gardien au service de Morane.

— Ou déjà levé, corrigea Morane. Je l'ai prévenu par téléphone de notre arrivée. Sans doute nous attend-il...

— Espérons qu'il aura pensé à la glace pour le whisky, murmura Bill qui, en bon patriote, se passa une langue gourmande sur les lèvres.

Les faisceaux des phares éclairèrent une grille, à quelques mètres de laquelle la voiture stoppa. A de nombreuses reprises, avec entêtement, Morane klaxonna. Quelques minutes s'écoulèrent, dans un silence total, sans que personne ne se manifestât.

— Est-ce que, par hasard, Bertrand serait devenu dur de la feuille ? fit Ballantine.

Bob Morane paraissait soucieux. Visiblement, ce manque de réaction de la part du gardien l'intriguait. Il se remit à klaxonner, avec plus d'insistance. Toujours pas de réponse.

— Serait-il absent ? risqua Bill.

— Et la lumière ? fit remarquer Morane. Elle ne s'est quand même pas allumée toute seule... Et puis, tu connais la fidélité de Bertrand : il ne se serait pas absenté en sachant que nous arrivions.

Pendant que son ami parlait, Bill Ballantine avait mis pied à terre. Il se dirigea vers la grille, et Bob l'entendit qui criait :

— Elle est ouverte !

Morane sursauta et, mettant pied à terre également, il s'approcha à son tour de la grille. Celle-ci n'était qu'imparfaitement close.

— Pas de traces d'effraction, remarqua Bill. Cela a été ouvert de l'intérieur. Sans doute Bertrand a-t-il dû s'absenter et a-t-il laissé le portail entrebâillé à notre intention.

— Pourquoi aurait-il agi ainsi ? Non seulement il sait que j'ai la clef mais, en outre, ce n'est pas dans son style.

Ballantine jeta un regard à son compagnon, pour demander :

— Qu'est-ce qu'on fait, commandant ? On entre ou on reste là à continuer à se poser des devinettes ?

— On entre, bien entendu, riposta Morane. Nous sommes chez nous, après tout.

En parlant, le Français poussait la grille. Contrairement à ce qui se passe d'habitude dans les films d'épouvante de quatrième catégorie, les gonds bien graissés ne grincèrent même pas.

La Jaguar avait traversé le parc et s'arrêta devant le portail de l'abbaye elle-même, dont les battants étaient entrebâillés eux aussi, livrant passage à un rai de lumière venant de l'intérieur

de l'immense bâtisse. Quant à Bertrand, il continuait à briller par son absence.

— L'électricité a l'air d'être devenue gratuite dans le coin, dit Bill. C'est éclairé a giorno, tout à fait comme si Bertrand avait signé un accord spécial avec l'E.D.F.

— Cela m'étonnerait, Bill... Cela m'étonnerait...

A nouveau, les deux amis mirent pied à terre. Ils gravirent les marches du perron et pénétrèrent dans le hall, éclairé lui aussi comme les soirs de grandes réceptions. En quelques pas, Bob le traversa pour jeter un coup d'œil dans le quadrilatère du cloître, dans le jardin duquel il cultivait des plantes médicinales, à la mode médiévale. Là aussi toutes les lampes électriques étaient allumées.

— Cela devient inquiétant, fit Bill, surtout que Bertrand est plutôt économe d'habitude...

— Il ne me semble pas, dit Morane en hochant la tête, que tout à l'heure c'était illuminé comme ça. Nous nous en serions rendu compte de la crête de la vallée. Il n'y avait de la lumière que derrière une ou deux fenêtres.

— Ce qui laisserait supposer que ce feu d'artifice a été déclenché entre-temps. C'est bien ça, hein, commandant ?

— Quelque chose dans le genre, en effet, Bill... Mais dans quelle intention ?

— De toute façon, ce ne peut être le fait de Bertrand, puisqu'il ne s'est toujours pas manifesté.

Mettant les mains en porte-voix de chaque côté de sa bouche, Bill se mit à hurler :

— Bertran-and !... Bertran-and !...

Seuls les échos, répercutés de salle en salle, de corridor en corridor, répondirent à cet appel.

— Rien à faire, conclut le géant. Aussi vide que la tombe de Toutankhamon...

— Cela m'étonnerait, dit Morane. On n'a pas tout illuminé à la seule intention des fantômes et des rats... Allons voir dans le grand salon...

Dans la pièce en question, la lumière était allumée et un feu de bûches brûlait dans l'âtre monumental. Dans la grande thermos du bar, juste à côté d'une bouteille de whisky de sa

marque préférée, Ballantine découvrit une ample provision de glaçons.

— Cette fois, aucune erreur ! s'exclama l'Écossais.

C'est bien Bertrand. Il connaît mes goûts et lui seul aurait pu penser à préparer de la glace. En outre, la présence de cette bouteille de Zat 77 à côté de la thermos est significative...

— Soit, approuva Bob, c'est Bertrand qui a disposé là ces glaçons et cette bouteille, mais cela ne nous dit pas où il se trouve en ce moment.

— Soyez sans crainte, fit une voix du côté de la porte, il n'est pas loin, et en parfaite santé...

En même temps, Bob Morane et Bill Ballantine firent volte-face. Six hommes venaient de pénétrer dans la pièce. Tous étaient vêtus de la même façon : une combinaison métallisée avec, sur la poitrine, le sigle TP (Time's Patrol).

Un des nouveaux venus, qui se tenait un peu en avant des autres, prit la parole.

— Ravi de vous revoir, agent EX-A-20C-1, fit-il en s'adressant à Bob.

Et il continua, s'adressant cette fois à Bill :

— Ravi de vous revoir également, agent EX-A-20C-2...

— Qu'est-ce que cela signifie, colonel Graigh ? interrogea Morane avec colère.

Le colonel Graigh était le chef de la Patrouille du Temps qui, vers la moitié du troisième millénaire après J.-C, avait pour mission de surveiller le passé et l'avenir. Bien qu'elle possédât des appareils permettant à ses membres de se déplacer dans le Temps, elle ne pouvait intervenir directement dans le cours des événements. C'était là une règle très stricte, presque un tabou. Cependant, à certains moments, cette intervention pouvait se révéler nécessaire, et on employait alors des agents extraordinaires qui, appartenant à d'autres époques, n'étaient pas tenus, eux, à respecter les règles de l'organisation. Ils tenaient en quelque sorte le même rôle que les agents secrets dans la diplomatie moderne. A de nombreuses reprises déjà, Bob Morane et Bill Ballantine avaient ainsi collaboré avec la Patrouille du Temps, dans les dossiers de laquelle ils étaient

fichés sous les matricules EX-A-20C-1 (Extraordinary Agent 20th Century-Number 1) et EX-A-20C-2.

— Cela signifie, avait répondu Graigh, que nous avons besoin de vous et que, comme nous ne parvenions pas à vous toucher par ondes spatio-temporelles...

— Nous avons brisé nos émetteurs-récepteurs personnels, expliqua Morane.

Et Ballantine enchaîna :

— Nous en avons assez de tirer les marrons du feu pour votre fichue organisation. Désormais, quand il y aura encore de la sale besogne à accomplir, vous la ferez vous-même...

— Même s'il s'agit de Ming ? demanda Graigh. Morane et Bill échangèrent un rapide coup d'œil.

— Vous savez bien que Ming est mort, fit Morane.

— Même que c'est le commandant qui l'a tué, appuya Bill.

— Vous n'ignorez pas que le mot « mort » ne veut rien dire pour l'Ombre Jaune, remarqua Graigh. Nous l'avons vu à nos pieds, sans vie, là-bas, à Niviork. Mais qu'est-ce que cela signifie ?

— Le duplicateur a donc agi à travers le Temps ! dit Bill d'une voix sourde.

— Nous ne pouvons en douter, approuva Graigh.

Vous savez que nous possédons les coordonnées de Ming et qu'il est sans cesse, et dans la mesure du possible, surveillé par nos radars spatio-temporels réglés sur sa longueur d'ondes. Eh bien ! voilà quelques jours il est reparu en 3332...

— Et à Niviork, je suppose ! interrompit Ballantine.

— A Niviork, en effet, continua le chef de la Patrouille. Il venait chercher la rose et, bien entendu, le Strength en même temps...

— Le Strength ? interrogea l'Écossais.

— C'est le nom que nous avons donné à la Vapeur Rose.

— Le Strength – la Force, l'Énergie ! fit encore l'Écossais. Pas d'erreur, le nom lui va bien.

— Malheureusement, enchaîna le colonel, ni la rose ni le Strength n'étaient plus dans le temple quand nous sommes allés y voir. Quelqu'un les avait enlevés au nez et à la barbe de l'Ombre Jaune...

— Avez-vous une idée de l'identité de ce quelqu'un ? s'enquit Bill.

Graigh eut un geste vague.

— Aucune idée... Mais, presque tout de suite après, nous avons repéré Ming au XIV^e siècle, en France. Il y voyageait comme s'il suivait une piste et, comme il ne lâche pas facilement une proie...

— Il est possible qu'il se soit lancé à la poursuite du Strength en question, compléta Ballantine.

— C'est ce que nous avons pensé, en effet, dit le colonel Graigh. J'ai alors songé à vous pour vous lancer à votre tour sur la piste de l'Ombre Jaune. Malheureusement...

— Malheureusement, intervint Morane, nous avons brisé nos émetteurs-récepteurs spatio-temporels, Bill et moi. Nous l'avons fait d'un commun accord, parce que nous en avons assez d'accomplir la sale besogne pour la Patrouille du Temps.

— Même quand il s'agit de l'Ombre Jaune ? insista le colonel Graigh.

Bob Morane marqua une hésitation. Puis son visage se durcit encore, les muscles de ses mâchoires se tendirent et ses yeux gris d'acier prirent une étrange fixité, comme s'ils se faisaient de verre.

— Même quand il s'agit de l'Ombre Jaune, laissa-t-il tomber.

V

Un assez long silence avait succédé aux paroles du Français. Le colonel et lui s'observaient, sans hostilité, mais avec une sorte de réserve où il y avait – tout au moins chez Graigh – une forte dose de circonspection. Une forte dose d'estime aussi, voire même d'amitié, liait ces deux hommes, bien qu'ils appartenissent à des époques différentes. Pourtant, ce dernier élément dressait souvent une barrière entre eux, leur donnait des conceptions différentes. Cette fois, ces conceptions les opposaient plus qu'elles ne l'avaient jamais fait. Le colonel Graigh possédait une vue plus collective, plus cosmique des choses, tandis que Morane se laissait aller à plus d'individualisme.

— Il est vraiment dommage que vous ayez pris une position aussi extrême en détruisant vos émetteurs-récepteurs, dit finalement le chef de la Patrouille. Nous vous considérons comme des agents fort précieux.

— Cela ne nous étonne guère, jeta Ballantine avec un gros rire. Nous avons assez risqué nos vies pour la cause de l'humanité future. Pour ce que ça a servi ! Il suffit d'aller faire un tour à New York en 3322 !

— Ce n'est pas parce que l'humanité s'entête à causer sa propre perte qu'il ne faut pas tenter de la sauver, fit remarquer Graigh.

— N'oubliez pas votre règle sacro-sainte : ne jamais intervenir directement dans le déroulement des événements historiques, intervint Morane. Ce qu'il faudrait savoir, c'est où commence l'histoire et où elle finit.

— Quand il s'agit de l'Ombre Jaune, fit remarquer le colonel Graigh, il n'est plus question de « règle sacro-sainte », comme vous dites, mais seulement d'empêcher ce monstre de nuire à la race humaine.

— Tout à fait d'accord avec vous, reconnut Bob. Mais, en ce qui nous concerne, l'intervention à travers le Temps est terminée, et c'est pour cette raison que nous avons détruit les émetteurs-récepteurs qui vous permettaient de demeurer en contact avec nous. Tant que Monsieur Ming sévira dans « notre » époque, nous nous efforcerons de le contrer comme nous l'avons toujours fait jusqu'ici. Mais, en ce qui concerne les autres époques, passées ou futures, nous nous tiendrons hors du coup.

Pendant longtemps, l'Ombre Jaune, alias Monsieur Ming, s'était contenté de sévir dans le présent, par la force des choses, et d'y limiter la guerre qu'il avait déclarée à la civilisation du XX^e siècle. Par la suite, ayant trouvé le moyen de voyager dans le Temps, il avait transporté cette guerre sur un plan cosmique et, entraînés, presque malgré eux, Bob Morane et Bill Ballantine avaient été obligés de suivre.

— Pourtant, objecta Graigh, ce n'est pas la première fois, il s'en faut de beaucoup, que vous opérez dans le Temps contre l'Ombre Jaune.

— Justement, dit encore Morane, nous avons trop souvent risqué nos vies dans des aventures en dehors de toute mesure humaine, et nous ne sommes plus décidés à continuer à jouer à ce petit jeu. On ne peut indéfiniment défier la chance... et la mort.

— Le commandant a raison, intervint Bill Ballantine. Que les hommes du passé et du futur se débrouillent avec Ming ! On en a assez de tirer les marrons du feu pour les autres. Un jour, on y restera, et ça nous fera une belle jambe d'avoir nos monuments dans le passé ou dans l'avenir...

Au fond de lui-même, le colonel Graigh ne pouvait désapprouver les deux amis, qui avaient risqué leurs existences à de nombreuses reprises, au cours d'entreprises paraissant sans issue ; pourtant lui-même avait une mission, des responsabilités, et il lui fallait aller jusqu'au bout.

— Heureusement, Miss Paramount n'a pas détruit son émetteur-récepteur, elle, laissa-t-il tomber.

Morane sursauta.

— Que voulez-vous dire ? interrogea-t-il.

— Je veux dire que nous avons réussi à contacter votre amie par ondes spatio-temporelles, comme il aurait dû en être avec vous.

— Vous bluffez, colonel, dit Bill. Il avait été convenu que Sophia devait elle aussi détruire son émetteur-récepteur.

— Bien sûr, mais elle ne l'a pas fait. Et Graigh enchaîna aussitôt :

— Cet irrespect de vos conventions est bien compréhensible de la part de votre amie. Elle est journaliste et, en se coupant de tout contact avec la Patrouille, elle se coupait en même temps d'une précieuse mine d'informations sensationnelles.

— Et comme, en plus, notre Sophia s'est mise à écrire des romans de science-fiction basés sur nos aventures spatio-temporelles, renchérit Bill Ballantine, il est normal qu'elle ait hésité à tarir, de sa propre volonté, la source de sa documentation.

— Tout cela est parfaitement raisonné, laissa tomber Morane d'une voix froide, mais c'est là l'affaire de Sophia. En ce qui me concerne, je continue à préférer me tenir hors du coup.

— Et moi de même, appuya Bill qui contrecarrait rarement les décisions de son ami.

— Ce que vous ignorez, fit Graigh, c'est que Sophia a accepté de se rendre à notre convocation et qu'un temposcaphe l'a conduite à notre quartier général.

— Au XXIV^e siècle ? s'enquit Bill.

— Au XXIV^e siècle, en effet...

Rapidement, Ballantine et Morane se consultèrent du regard. Puis Bob haussa les épaules, pour dire :

— Sophia est majeure et vaccinée, et je suppose qu'elle sait ce qu'elle fait. Si elle accepte de vous seconder, tant mieux pour vous. Elle est courageuse, intelligente et sait se battre comme un homme...

Mais, en lui-même, le Français se disait : « Seule contre l'Ombre Jaune, elle n'a aucune chance !... Aucune chance !... » Pourtant, il ne voulait pas l'avouer, préférant s'en tenir à sa première décision, par entêtement ; mais un entêtement qui, il en avait la certitude, était surtout de la sagesse.

Sans savoir très bien pourquoi, Bill Ballantine éprouva soudain le besoin de faire diversion. Par la fenêtre, il montra le jardin du cloître inondé de lumière.

— Qu'est-ce que ça veut dire, ces grandes illuminations ? interrogea-t-il à l'adresse de Graigh.

— Mes hommes et moi sommes venus à bord d'un mini-tempo-scaph de reconnaissance, qui ne peut emporter que six personnes. La lumière est destinée à servir de repère à un appareil plus puissant, qui pourra nous emporter tous.

Morane ne crut pas bon de relever cette dernière déclaration, lourde de sous-entendus.

— Et Bertrand, mon gardien ? fit-il. J'aimerais le voir...

— Soyez sans crainte, commandant Morane, répondit Graigh. Comme je vous l'ai affirmé il y a quelques minutes, il ne lui est rien arrivé de mal. Seulement endormi. Quand nous serons partis, il se réveillera et ne se souviendra même plus que vous deviez venir.

Cette fois, Bob crut bon de faire remarquer :

— Vous parlez comme si vous étiez persuadé que nous allions finalement vous accompagner, colonel Graigh. Pourtant, dites-vous bien que notre décision est irrévocable : nous ne mettrons plus le nez dans les affaires de la Patrouille du Temps. Qu'elle aille se faire cuire un œuf, et vous avec !

Pas un seul instant, le colonel ne parut se démonter, se contentant de dire :

— Je regrette vraiment votre décision, commandant Morane. Pourtant, nous avons besoin de vous, AB-SO-LU-MENT besoin de vous. Si l'Ombre Jaune remet la main sur le Strength et le force à s'allier à nouveau avec lui par symbiose, ce sera la catastrophe. Il agira dans le passé comme dans le futur, chamboulera le cours des événements historiques. On ne sait quelles conséquences cela peut avoir.

— De toute façon, fit Bill Ballantine avec un gros rire, ça ne peut aller plus mal que ça n'a été et que ça ira...

Le chef de la Patrouille ignore cette interruption et continua :

— Je n’aurais qu’un mot à vous dire pour que vous reveniez aussitôt sur votre décision de ne plus collaborer avec nous. Pourtant, ce mot, je ne le dirai pas.

— Et pourquoi pas ? interrogea Bob.

— Sans doute parce que, dans un certain sens, je préfère la violence au chantage, fut la réponse de Graigh.

Il se tourna vers un de ses compagnons et ordonna :

— Agissez suivant le plan B, sergent Stevens ! L’interpellé tira, d’un étui pendu à sa ceinture, une arme qui ressemblait vaguement à un gros pistolet automatique, mais qui ne devait pas en être un. Il le braqua en direction des deux amis et pressa la détente. Un rayon orangé balaya Morane et Ballantine, qui surent aussitôt ce qu’était ce « plan B ». Le A devait être appliqué s’ils mettaient de la bonne volonté à coopérer avec la Patrouille ; le B s’ils y mettaient de la réticence, ce qui était le cas.

Ils n’eurent cependant pas le loisir d’épiloguer bien longtemps sur ces circonstances. Un halo de lumière orangée les entoura, puis se changea en ténèbres, dans lesquelles ils basculèrent.

Quand Bob Morane et Bill Ballantine reprirent conscience, ils se trouvaient étendus dans des lits-fauteuils aux courbes audacieuses et qui bougeaient doucement au moindre de leurs mouvements, comme pour ne jamais cesser d’épouser parfaitement les contours de leurs corps. Tout autour d’eux, dans la pièce, était d’ailleurs d’un modernisme total, non ce modernisme agressif qui était celui du XX^e siècle, mais un modernisme étudié, rationnel, à l’esthétique poussée. Tout dans les formes, les couleurs, la lumière, la disposition même des ensembles contribuait à donner une impression de sécurité, de perfection.

Les deux amis s’étaient réveillés en même temps, tout à fait comme si ce réveil était minuté, et à cet instant précis, un voyant s’était mis à clignoter doucement au-dessus d’eux.

— A mon avis, fit Bill, on ne va pas tarder à recevoir de la visite. Notre réveil est annoncé.

Ils se sentaient extrêmement frais et dispos, parfaitement lucides, et les derniers événements s’inscrivaient nettement

dans leurs mémoires. Il y avait seulement ce trou sombre après le halo de lumière orangée.

— Où peut-on bien être ? interrogea Ballantine en faisant du regard le tour de la pièce.

— Je n'en sais fichtre rien, fut la réponse de Bob. Tout ce que je puis t'assurer, c'est que nous avons quitté l'abbaye. Ce qui nous entoure n'a rien à voir avec mes meubles gothiques...

— Ça, vous pouvez le dire, commandant, ou alors ce serait du gothique drôlement d'avant-garde...

Le géant leva le bras et poursuivit :

— Nous ne sommes pas attachés. C'est une preuve qu'on ne nous veut pas de mal.

— Pourquoi nous voudrait-on du mal ? Nous avons été... capturés – c'est le mot ! – par le colonel Graigh. Or, le colonel n'est pas un ennemi que je sache...

— Et si c'était un faux colonel Graigh ?

— Ne débloque pas, mon vieux... Si tu veux mon avis, tu lis trop les aventures de Bob Morane...

— Vous pouvez faire de l'esprit, commandant. N'empêche que Monsieur Ming n'en serait pas à son coup d'essai.

— Tu as raison, Bill, reconnut Bob, le front soudain soucieux. Mais sans doute ne tarderons-nous pas à être renseignés. J'ai l'impression que voilà la visite dont tu parlais il y a un instant.

La porte circulaire, fermée par un dispositif en iris de caméra, venait de s'ouvrir pour livrer passage au colonel Graigh. Celui-ci portait une combinaison d'intérieur blanche illustrée du signe TP de la Patrouille du Temps.

— Comment vous ressentez-vous de votre petit voyage ? interrogea-t-il d'une voix neutre. Pas trop mal à ce qu'il me semble.

— Comme on se sent après avoir été contraints, répondit Morane sans aménité.

Graigh eut un geste d'impuissance.

— Croyez que je n'ai pas agi ainsi de gaieté de cœur, dit-il sur un ton d'excuse. Il le fallait et, devant votre refus, j'ai été obligé d'employer la force.

— Nous sommes au XXIV^e siècle, hein ? interrogea Bill avec hargne.

Graigh approuva :

— Exact... Et vous vous trouvez au quartier général de la Patrouille.

C'était la première fois que Bob Morane et Bill Ballantine y venaient, mais ils n'en éprouvaient nul enthousiasme. Peut-être bien une vague curiosité qu'ils ne s'avouaient pas.

— Vous nous avez parlé de chantage, fit Bob. De quoi s'agissait-il ?

La contrariété se peignit sur le visage de Graigh à ce mot de « chantage ».

— Si je vous le disais, répondit-il, j'aurais justement recours à ce chantage, et je préfère ne pas devoir m'y résoudre, surtout à l'égard d'amis. Car, quoi que vous pensiez, vous êtes mes amis... Pourtant, si vous voulez savoir, suivez-moi. Vous jugerez par vous-mêmes...

Sans le moindre commentaire, Bob et Bill se levèrent et suivirent leur hôte. Empruntant des ascenseurs ultrarapides, des couloirs autoroulants, les trois hommes gagnèrent la salle de contrôle de la Patrouille du Temps, vaste dôme baigné d'une lumière douce, émanant des grands écrans des tempo-vidéos, et où tout n'était que courbes et métal mat. Devant chaque écran, un contrôleur, portant un matricule imprimé sur son uniforme, était assis.

Toujours suivi de Bob et de Ballantine, Graigh se dirigea vers un de ces contrôleurs, le Z 39.

— Donnez-nous les coordonnées d'EX-A-20C-3, commanda le colonel.

— L'indicatif de Sophia ! s'exclama Bill.

Depuis qu'ils s'étaient retrouvés au quartier général de la Patrouille du Temps, Morane et l'Écossais avaient oublié que, lors de l'entrevue dans l'abbaye, au XX^e siècle, il avait été question de leur amie Sophia Paramount, reporter spécial du *Chronicle* ; et, avec un intérêt accru, mêlé d'un peu d'angoisse, ils concentrèrent leur attention sur les gestes de Z 39.

Rapidement, le contrôleur, obéissant aux ordres de Graigh, avait manœuvré une série de contacts, et un voyant mauve se

mit à clignoter sur un grand tableau circulaire, tout en émettant une suite de stridulations aiguës. Puis, en face du voyant, quatre chiffres apparurent : 1317 – suivis de la précision : +J.-C.

Tout de suite, Morane et Ballantine comprirent.

— Sophia ! s'exclama Bill. Elle est en l'an 1317 ! Bob, lui, ne dit rien. Il comprenait maintenant où aurait pu résider le « chantage » dont avait parlé Graigh, et il se contenta de serrer les poings.

— C'est elle qui a tenu à partir, expliquait le colonel avec empressement. Il était urgent de suivre Monsieur Ming et, comme nous ne parvenions pas à vous toucher... Sophia est venue ici de son plein gré et, quand elle a compris l'urgence, elle a insisté elle-même pour être virée au XIV^e siècle... C'est elle qui a tenu à partir, je le répète !

Pas un seul instant, Bob Morane et Bill Ballantine ne doutèrent des paroles de Graigh. Ils connaissaient assez Sophia Paramount pour savoir qu'elle n'avait pu résister à l'attrait de l'aventure et du sensationnel, en vrai reporter qu'elle était. Ils la connaissaient assez pour savoir qu'elle n'était jamais la dernière à se jeter tête baissée dans les pires traquenards.

— Je comprends pourquoi vous n'avez pas voulu nous parler du départ de Sophia, dit Bob à l'adresse de Graigh.

— En vous en parlant, répondit le colonel, je me livrais à un chantage qui me répugnait. En vous amenant ici, je vous permettais de juger par vous-mêmes et de prendre une décision. Si elle est négative, vous serez ramenés immédiatement au XX^e siècle, là où nous vous avons pris.

— Nous ne pouvons laisser tomber la p'tit' Sophia, fit Bill d'une voix sourde. Le mériterait, mais...

— Mais il nous faut y aller, acheva Morane avec fermeté.

Il se tourna vers Graigh et interrogea :

— Avez-vous une idée de l'endroit où Sophia se trouve dans le XIV^e siècle, colonel ?

— Bien entendu, nous n'avons cessé de la suivre, répondit Graigh. Nous allons vous montrer...

Sur un ordre de son chef, Z 39 accomplit une série de manipulations, et la carte d'Europe apparut sur un écran. Le champ se rétrécit, comme si l'on manœuvrait un zoom, et il n'y

eut plus que la France sur l'écran puis, le champ se rétrécissant toujours davantage, il n'y eut plus que le tracé d'une rivière du sud dans laquelle Morane reconnut le Rhône. Finalement, l'image se figea sur un point de cette rivière, point figurant une ville à côté de laquelle un nom était inscrit.

— Avignon, déchiffra Bob. C'est là que se trouve notre amie ?

Un voyant mauve se mit à clignoter, puis un voyant rouge qui palpitait, lui, sur un rythme beaucoup plus lent.

— Oui, c'est là que se trouve Sophia, approuva Graigh. Et aussi l'Ombre Jaune : le clignotant rouge l'indique. Or, Ming ne peut être que là où le Strength a échoué.

— Il faudrait donc supposer, fit Bill, que Sophia a retrouvé notre ennemi.

— Elle a réussi plus vite que nous ne pouvions l'espérer, commenta le colonel. Il faut dire que nous lui avons fourni tous les moyens pour réussir.

— Pourvu que Sophia ne s'approche pas trop près de notre adversaire et se contente de le surveiller, dit Bob. Si Ming la repérait, il la briserait...

— Vérifiez la situation du Strength, ordonna Graigh à l'adresse de Z 39.

Le contrôleur opéra quelques mises au point, et un cercle lumineux se mit à tourner autour du point indiquant la situation d'Avignon.

— Aucune erreur, conclut Graigh, l'Ombre Jaune a bien retrouvé le Strength.

— Je me demande ce qu'un être galactique de l'espèce du Strength, et surtout de sa puissance, peut bien faire dans la ville des papes, et en pleine époque médiévale encore ! fit Bob.

— Ce qui importe, c'est que Ming ne parvienne pas à le capturer, glissa le colonel.

— La Vapeur Rose ne se laisse pas capturer ainsi, remarqua Ballantine. Bien sûr, on peut cueillir une fleur, mais il faut encore que cette fleur veuille collaborer.

— Avec Ming, tout est possible, dit Morane. On peut lui faire confiance : il finira bien par trouver le moyen d'obliger le Strength à redevenir son allié.

Le Français se tut, demeura un instant soucieux. Puis, se tournant vers Graigh, il demanda :

— Quand pourrez-vous nous virer au XIV^e siècle, colonel ?

— Rien ne s'oppose à ce que cela soit fait immédiatement, commandant Morane, répondit le chef de la Patrouille. Vos vêtements et le matériel ad hoc sont prêts, car nous en avons dans nos réserves. Pourtant, il serait indispensable que vous ayez quelques notions sur le langage et les habitudes du temps. Grâce à nos appareils d'assimilation accélérée, cela pourra être fait en quelques heures... En mettant les choses au pire, vous pourriez être virés dès demain matin, à l'aube...

— Le plus tôt sera le mieux, conclut Morane. Maintenant que nous avons décidé de reprendre la lutte contre l'Ombre Jaune, chaque minute devient précieuse.

VI

Quand Bob Morane et Bill Ballantine se matérialisèrent non loin de la porte nord d'Avignon – le 12 mai 1317 –, l'après-midi touchait à sa fin et la nuit n'allait pas tarder à tomber. Ils avaient été virés à l'aube mais, à cause des différents décalages de dates et d'heures et bien que leur passage eût été instantané, ils avaient atteint le XIV^e siècle bien plus tard dans la journée, ce qui n'avait en soi que peu d'importance d'ailleurs.

Afin de ne pas risquer d'attirer l'attention, les deux hommes n'avaient pas été transportés par un temposcaphe, mais grâce à des combinaisons spatio-temporelles dont, par le passé, ils avaient fait usage déjà à différentes reprises.

A l'origine, il s'agissait de combinaisons taillées dans une matière isolatrice transparente, dotées de cagoules hermétiques et d'une ceinture de commandes. Ces commandes étaient constituées par quatre cadrans – un pour l'année, un pour le jour, un pour l'heure et le quatrième pour la latitude et la longitude –, un bouton rouge qui déclenchait la propulsion à travers le continuum, et un bouton blanc qui permettait de demeurer en état de « vibration », c'est-à-dire en suspens dans le Temps. Dans cet état, le porteur de la combinaison devenait invisible, et il lui était même permis de passer à travers les murs et les objets inertes. Par la suite, cet équipement avait été perfectionné, du moins quant à son aspect, et les combinaisons que Bob et Bill portaient avaient pris l'aspect de vêtements du XIV^e siècle, les cagoules ayant l'apparence des classiques chaperons portés au Moyen Age. Quant aux cadrans et boutons de commandes, ils étaient camouflés dans les incrustations d'orfèvrerie de larges ceintures auxquelles étaient suspendus non seulement de solides dagues, mais aussi des pistolets à rayons ioniques glissés dans des étuis qui pouvaient fort bien passer pour des escarcelles.

Au départ, la Patrouille du Temps n'avait été créée que pour effectuer des missions de surveillance dans les âges passés, et cela surtout afin de glaner des renseignements dont une première guerre nucléaire, vers l'an 2000, avait privé l'humanité en détruisant un certain nombre d'archives historiques. Par la suite, les buts de l'organisation s'étaient étendus, ses explorations s'étendirent au futur et les missions se diversifièrent, bien que demeurant quasi uniquement des missions de surveillance. Petit à petit, son matériel s'était perfectionné et ses agents avaient été dotés d'une garde-robe qui leur permettait de se camoufler parfaitement au cours de leurs voyages. C'est de cette garde-robe qu'on avait tiré les habits dont Morane et Ballantine s'étaient revêtus pour gagner Avignon, au XIV^e siècle.

Grâce à la prévoyance du colonel Graigh, les deux amis se trouvaient donc parfaitement équipés pour mener à bien leur mission. Grâce aux appareils d'assimilation rapide, ils avaient pu, en une nuit, apprendre la langue – mélange de latin et d'anciens dialectes celtes et gaulois du sud de la Loire – parlée à cette époque dans le Midi de la France : la langue d'oc. En outre, ils avaient pu apprendre également certaines coutumes qu'ils ignoraient. On avait aussi pourvu au côté matériel de l'expédition en dotant les deux voyageurs du Temps d'une importante provision de pièces d'or.

Morane et son compagnon s'étaient matérialisés dans un chemin creux et désert, où ils ne risquaient pas d'être aperçus. Après avoir gravi un talus, ils purent inspecter la ville, imposante derrière ses lourdes murailles flanquées de tours trapues. Sous le soleil déclinant, les toits de tuiles des maisons semblaient barbouillés de sang, tandis que, sur leur droite, le Rhône faisait songer à une gigantesque coulée de cuivre rouge.

— Qu'est-ce qu'on fait, commandant ? interrogea Bill. On entre directement dans la ville ?

— Bien entendu, puisque nous sommes là pour ça, répondit Morane. Avant cependant, j'aimerais me livrer à une dernière vérification.

Il regarda autour d'eux mais n'aperçut, sur la route cavalière s'éloignant vers le nord, que quelques groupes de marchands

qui s'empressaient de chercher l'abri des murailles avant la tombée de la nuit. Bob appuya alors sur un bouton de sa ceinture d'orfèvrerie, et trois petites lampes qui, dissimulées sous des lentilles de couleurs, pouvaient passer pour des escarboucles, se mirent à clignoter tour à tour ; les deux premières, mauve et rouge et réglées sur les longueurs d'ondes respectives de Sophia Paramount et de Monsieur Ming, avec une certaine intensité ; la troisième, verte et réglée sur la longueur d'ondes du Strength, plus faiblement. Quand Bob tournait le dos à la ville, les clignotements se faisaient moins vifs.

— Aucun doute, conclut le Français, Sophia et Ming se trouvent bien à l'intérieur de ces murs.

— On ne dirait pas qu'il en aille de même du Strength, fit remarquer Ballantine. L'intensité est plus faible. Sans doute est-il au-delà de la cité.

— Nous verrons cela plus tard, décida Bob. Ce qui est important pour l'instant, c'est retrouver au plus vite Sophia, avant qu'elle ne se jette entre les griffes de l'Ombre Jaune.

— Ils ne doivent pas se trouver bien loin l'un de l'autre. Leurs témoins clignotent avec la même intensité.

— Oui, et c'est bien ce qui m'inquiète...

Ils gagnèrent la porte des remparts et pénétrèrent dans la ville sans avoir été remarqués, ce qui indiquait que leurs déguisements étaient parfaits. Aussitôt, ils s'engagèrent à travers les rues étroites, tortueuses et non pavées. Seule, une rigole, au centre, permettait aux eaux de pluie de s'écouler... et aux détritiques de s'amoncèler. Une odeur forte montait de tout cela, une odeur qui prenait Morane et Ballantine à la gorge, mais dont les contemporains qu'ils côtoyaient ne paraissaient guère se soucier.

Toutes ces rues convergeaient vers le palais des papes dont, parfois, par une échappée, on distinguait les massives murailles grises. De toute façon, il suffisait de suivre la foule, qui déjà pourtant se raréfiait avec l'approche de la nuit, pour atteindre presque sûrement l'édifice. Au bout d'une demi-heure de marche, les deux amis débouchèrent sur la large esplanade où se dressaient encore les échoppes de quelques marchands

attardés. Déjà, Bob et Bill avaient contemplé le palais, mais c'était quelque six siècles plus tard, alors que le flot des touristes y avait remplacé celui des hommes de robe. Ainsi, dans sa destination originale, le bâtiment prenait une apparence plus lourde, plus massive, comme si une énergie redoutable se condensait en lui, celle de la chrétienté.

Au bout de l'esplanade, Morane repéra ce qui lui parut être une hostellerie. Celle-ci ne semblait pas porter de nom mais, au-dessus de la porte cochère, une enseigne de fer forgé représentant une tête de Sarrasin était assez explicite.

— Voyons si nous pouvons trouver une chambre, dit Morane.

— Croyez-vous que ce serait bien prudent, commandant ? En parlementant pour l'obtenir, on risquerait de se faire repérer.

— On risquerait davantage encore de se faire repérer en errant dans les rues pour chercher à nous orienter. Je ne tiens pas à tomber sur le guet et à faire connaissance avec les geôles papales. A cette époque, elles ne doivent pas être plus accueillantes que les autres...

Ils avaient franchi le porche de l'hostellerie, pour s'engager dans une cour au sol de terre battue où quelques chars bâchés étaient garés. A travers les portes des écuries, on entendait les hennissements des chevaux. De derrière une autre porte, au fond de la cour, on percevait des rumeurs de voix, des éclats de rire.

— Ce doit être la salle commune, dit Morane. Allons-y...

La salle en question pouvait avoir vingt mètres sur vingt environ, avec des murs simplement blanchis à la chaux. Tout le fond était occupé par un grand établi de bois brut supportant des futailles, tandis que le reste du sol, dallé de pierre bleue, supportait des tables frustes autour desquelles des hommes buvaient dans des gobelets d'étain ou de bois : marchands habillés de gros drap, soudards aux cottes de mailles bruissantes, artisans portant encore leurs vêtements de travail.

Un gros homme, sanglé dans une veste de cuir épais et dont la ceinture s'ornait d'un impressionnant coutelas, s'était dirigé

vers Morane et Bill quand ceux-ci avaient pénétré dans la salle. Il s'inclina très bas, en disant :

— Que puis-je pour Vos Seigneuries ?

Selon toute probabilité, il s'agissait là du tenancier de l'établissement.

— Nous voudrions une chambre, répondit Morane en employant la langue d'oc. J'espère que vous en avez une confortable ?

— J'en ai une, répondit l'homme à la veste de cuir. Je vais envoyer quelqu'un s'occuper de vos chevaux.

— Nous les avons vendus en arrivant, mentit Bob. Nous comptons demeurer quelque temps en Avignon et ils nous encombreraient. Nous en achèterons d'autres la veille de notre départ.

— Je m'aperçois que vous n'avez guère beaucoup de bagages non plus, Mes Seigneurs, insista l'homme, dont le visage chafouin s'était empreint d'une expression de doute.

— Nous n'avons que ces sacs, répondit Morane en désignant les musettes pendues à l'épaule de Bill et à la sienne, mais cela nous suffit. Nous aimons voyager vite, et un excédent de bagages encombre. Il nous suffit d'acheter ce dont nous avons besoin en cours de route.

Tout en parlant, Bob tirait de sa poche une pièce d'or qu'il fit voler en l'air d'une chiquenaude, en disant :

— Prenez ceci pour couvrir nos premiers frais ! L'aubergiste avait saisi la pièce au vol. Il la considéra sur ses deux faces durant quelques instants, puis il s'inclina très bas. Que lui importait après tout que ces deux voyageurs eussent vendu leurs chevaux et qu'ils ne voyageassent qu'avec peu de bagages. Ils portaient des vêtements cossus et avaient bonne mine – sans doute s'agissait-il de riches marchands, ou peut-être même de gentilshommes. En outre, ils semblaient cossus d'or et payaient d'avance, car la pièce qui venait de lui être jetée couvrait les frais de plusieurs mois de pension.

— Si Vos Seigneuries daignent me suivre, dit-il respectueusement, je vais leur montrer leur chambre... La meilleure...

Une chambre d'auberge, au XIV^e siècle, n'avait rien à voir avec celles de nos hôtels modernes. Un plancher grossier couvert parfois de tapis de paille tressée – quand la chambre se trouvait à l'étage, comme c'était le cas –, un cadre de bois servant de lit, un coffre pour les vêtements, des murs blanchis à la chaux et un plafond souvent voûté. Pour s'éclairer, quelques lourdes chandelles de suif fichées sur des pics de fer. Pour se chauffer, une profonde cheminée dans laquelle on faisait brûler d'épaisses bûches.

La pièce dans laquelle Morane et Bill avaient été introduits par le tenancier de la *Tête de Sarrasin* pouvait répondre à cette description. Elle était vaste et, située au premier étage, elle donnait sur le derrière de l'hostellerie. Il suffisait d'ouvrir le volet en bois de pin de l'unique fenêtre pour avoir vue, par-dessus les toits bas des masures qui l'entouraient, sur la large coulée de métal poli du Rhône, tout à l'heure fleuve de cuivre rouge sous les derniers rayons du soleil, à présent de plomb brillant avec la tombée de la nuit.

Après s'être fait monter un repas composé de venaison, de patates, de pain brun et de vin du pays, repas auquel ils firent honneur, les deux amis organisèrent rapidement leur équipée nocturne.

Les escarboucles, mauves et rouges, de leurs ceintures clignotaient toujours en direction du palais et le crépitement s'atténuait quand ils lui tournaient le dos. Au contraire, l'escarboucle verte clignotait, elle, quand on la tournait vers le Rhône, mais plus faiblement.

– Il est probable, dit Bill, que la Vapeur Rose et la plante qui lui sert de support se trouvent de l'autre côté du fleuve. Peut-être dans les parages de ce beau castel qui se découpe là-bas, au sommet d'une haute colline.

– Peut-être, approuva Morane. Mais le Strength ne me préoccupe guère pour l'instant. Il nous faut rejoindre Sophia au plus vite !

Il ne laissait pas d'être inquiet au sujet de la journaliste, car son clignotant avait toujours la même intensité que celui de Ming, ce qui donnait à penser qu'ils ne se trouvaient pas bien éloignés l'un de l'autre.

— Il faut nous mettre en contact avec Sophia avant qu'elle ne rencontre notre ennemi, dit encore Bob. Sinon, nous devons craindre le pire.

— Sophia est de taille à se défendre, rétorqua Bill Ballantine avec insouciance. Troisième dan de judo et experte en jitsu, ne l'oublions pas...

— Capable de se défendre ! Pas contre l'Ombre Jaune, Bill, du moins seule, et tu le sais bien. La nuit est tombée depuis un moment maintenant... Allons-y...

La porte fut bloquée de l'intérieur à l'aide d'un solide pique-cierge de fer calé sous l'une des traverses. Il ne fallait pas, en effet, qu'on pût soupçonner les voyageurs de sortir la nuit car, après le coucher du soleil, les rues devenaient peu sûres et les honnêtes gens ne s'y aventureraient guère qu'en groupes armés.

Doucement, Morane écarta le lourd volet de la fenêtre et regarda sous lui, dans une venelle déserte, noyée d'ombre.

— J'y vais, souffla-t-il à l'adresse de Bill. Quand je serai en bas, je sifflerai deux fois pour te faire savoir que tout va bien.

Il enjamba la fenêtre et se laissa tomber, pour se recevoir sur la pointe des pieds, en fléchissant les jarrets et en finissant d'amortir sa chute par un roulé arrière. Quand il se retrouva debout contre la muraille, il lança deux brefs sifflements. La chute de Bill fut un peu plus lourde, mais le géant atterrit néanmoins sans mal.

Pendant quelques instants, les deux hommes demeurèrent collés au mur, prêtant l'oreille. Quelque part, assez loin cependant, un chien aboya, mais cela ne sembla en rien troubler le repos des citadins endormis.

— Je crois que nous pouvons y aller, murmura Bob au bout d'un moment. Filons vers la gauche...

Se coulant de ruelle en ruelle, aussi silencieux que des fantômes, ils entreprirent de contourner les bâtiments de l'hostellerie et l'esplanade du palais. Quand ils eurent atteint l'arrière de celui-ci, ils se glissèrent parmi le labyrinthe de boyaux que Yoland de Montalde avait emprunté – on s'en souviendra – cette nuit-là où, après avoir quitté la belle Isabeau de Rocardour, il s'était rendu chez Zanhédrin le Juif, alias Azal de Noor.

De temps à autre, Bob et Bill s'arrêtaient pour, se dissimulant dans une encoignure, s'assurer qu'ils étaient sur la bonne voie. Si la lumière des clignoteurs faiblissait, c'est qu'ils s'écartaient de l'endroit où se trouvaient Sophia et Ming ; si, au contraire, cette lumière s'intensifiait, c'est qu'ils s'en rapprochaient. Finalement, ils s'engagèrent dans une rue où, au fur et à mesure qu'ils y progressaient, les clignoteurs ne firent que palpiter avec plus de vigueur.

— Cette fois, dit Bill, aucune erreur : nous sommes sur la bonne voie. Cette rue nous conduit tout droit à ceux que nous cherchons.

— On le dirait, fit à son tour Bob, mais il devient également évident que Sophia et Ming sont bien proches l'un de l'autre. Trop proches à mon goût même...

Ils allaient continuer à avancer, quand l'Écossais posa la main sur l'épaule de son compagnon, pour souffler :

— Écoutez, commandant... On vient.

Des pas retentissaient devant eux, se rapprochant rapidement, et l'on percevait des cliquetis d'armes ; puis on vit briller la lueur d'un fanal.

— Le guet ! jeta Bob à mi-voix. Planquons-nous !

Ils s'enfoncèrent dans l'encoignure d'une porte, se faisant aussi petits que possible. Bien sûr, si tout allait mal, ils pourraient se mettre en état de vibration, mais c'était là une opération épuisante et dangereuse, dont ils préféraient ne pas abuser.

La lumière du fanal se rapprochait rapidement et bientôt le guet, composé d'une douzaine d'hommes, passa près d'eux. Ils virent briller les chapels de fer, l'acier des piques, mais ils ne furent pas aperçus eux-mêmes.

Quand le guet se fut éloigné, Ballantine poussa un soupir de soulagement.

— Ouf ! fit-il. J'ai cru sentir le contact de leurs cottes de mailles sur le dos de ma main, et j'ai bien pensé qu'ils nous repéraient.

— Sans doute en aurait-il été ainsi si nous n'avions porté des vêtements sombres, fit remarquer Bob. Heureusement, on pense à tout à la Patrouille du Temps.

Ils se remirent à longer la rue dans laquelle ils s'étaient engagés et, au fur et à mesure qu'ils progressaient, la lumière des clignoteurs mauves et rouges de leurs ceintures brillait toujours plus vivement.

Finalement, ils débouchèrent sur une place carrée, bordée d'hôtels qui ne devaient pas avoir cent ans d'âge, mais qui, mal entretenus, semblaient crouler sous le poids des siècles, à tel point que leurs étages à encorbellements se seraient assurément éboulés sans les épais madriers qui les soutenaient.

Rapidement, Bob et Bill firent le tour de l'étroite place. Quand ils parvinrent devant une grande bâtisse au double toit pointu, les escarboucles mauves et rouges de leurs ceintures se mirent à clignoter frénétiquement, et la lumière qu'elles projetaient était telle qu'elle se reflétait à plusieurs mètres sur les murs.

— C'est ici que cela doit se passer, constata Bill.

— Pas d'erreur, dit Bob. Sophia et Ming doivent se trouver à l'intérieur de cette bicoque, et ce ne doit pas être pour y disputer une partie d'échecs...

— S'il en était ainsi, commandant, il est probable que Sophia aurait bien peu de chances. L'Ombre Jaune doit être passé maître à ce jeu-là.

Longuement, les deux amis inspectèrent la rébarbative façade de pierres grises. Les volets de bois protégeant les fenêtres étaient poussés et, sans doute, verrouillés de l'intérieur ; quant à la double porte cochère, faite d'épaisses planches réunies entre elles par des ferrures rivées, elle aurait défié les plus vigoureux assauts.

— Qu'est-ce qu'on fait, commandant ? interrogea Bill. On crochète la serrure ? C'est simple comme tout, ces vieux machins...

— Je sais, Bill, je sais, mais il y a sans doute un verrou à l'intérieur. Et puis, en tripotant, on risquerait de faire pas mal de bruit et d'attirer du monde... Je crois que le plus simple, si nous voulons pénétrer dans cette forteresse, ce serait de jouer les Passe-Murailles, comme le héros de Marcel Aymé... Surtout, quand tu te rematérialiseras, fais-le dans un endroit libre de

tout objet. Avoir un coffre gothique incrusté dans la bedaine, ça ne doit rien avoir de bien esthétique.

En même temps, ils enfoncèrent les incrustations d'orfèvrerie camouflant les boutons blancs de leurs ceintures. Immédiatement, ils sentirent leur corps vibrer, comme s'ils s'étaient trouvés à proximité d'une machine en marche. Autour d'eux, cependant, le décor n'avait pas changé, sauf qu'il était devenu légèrement flou, un peu comme s'ils l'apercevaient à travers une eau doucement remuée. Ils savaient être devenus invisibles pour quiconque, mais entre eux ils pouvaient néanmoins se voir, puisqu'ils se trouvaient également en suspens, comme immobilisés dans le Temps.

— Allons-y, fit Bob en se dirigeant vers la porte, dans l'intention de passer à travers celle-ci comme si elle n'existait pas.

Ce n'était pas la première fois que Morane et Ballantine se mettaient en état de vibration. Ils savaient que les atomes de leur corps se trouvaient pour le moment sur un autre plan spatio-temporel que ceux de la porte et que, pour cette raison, ces atomes pourraient s'interpénétrer aussi aisément que s'ils n'existaient pas les uns pour les autres.

En même temps, ils passèrent à travers les battants pour, après avoir franchi le renforcement d'un porche, accéder à une cour pleine d'ombre au fond de laquelle, de derrière une fenêtre aux vitres plombées, coulait une lumière verdâtre diffusée par une épaisse couche de poussière, et aussi par les irrégularités du verre. Tout près, il y avait une seconde porte, plus basse et plus étroite que celle du porche et bardée de bronze. Un heurtoir permettait aux visiteurs de s'annoncer, mais Bob et Bill ne crurent pas bon d'en faire usage et passèrent tout simplement à travers l'huis.

Cette fois, ce fut dans un couloir aux murs de pierre, garni de vieux meubles noircis par les ans, qu'ils prirent pied. Toujours en état de vibration, ils le longèrent jusqu'à une troisième porte, fermée par un simple loquet celle-là. Ils la franchirent de la même façon que les précédentes et pénétrèrent dans une vaste et haute salle voûtée, éclairée par un unique buisson de chandelles et aux murs dissimulés par des

tapisseries brodées de signes cabalistiques. Derrière la table, assis au creux d'une haute cathèdre, Az-Azal-Zanhédrin se tenait, drapé dans sa houppelande noire, avec son nez comme un soc de charrue, ses yeux rouges et ses mains informes rappelant des pattes d'insecte.

Devant le magicien, un homme se dressait. De haute taille, puissant, il portait un habit noir à col montant de clergyman et, sous son crâne rasé, de la teinte du vieil ivoire, dans un visage aux zygomas saillants, d'un jaune olivâtre, de terribles yeux couleur d'ambre brillaient, fixes et terribles ; des yeux qui rappelaient ceux des tigres.

Les yeux de Monsieur Ming.

Les yeux de l'Ombre Jaune.

A l'un des bouts de la table, un jeune garçon était ligoté, comme à un poteau de torture, au lourd pilier de bois sculpté supportant le buisson de chandelles. Tout au moins Morane et Ballantine crurent-ils d'abord qu'il s'agissait d'un jeune garçon. Mais, presque aussitôt, ils reconnurent ce beau visage étroit éclairé par des grands yeux aux reflets changeants, parfois verts, parfois myosotis, suivant l'ambiance, et aussi ce front lisse mordu par quelques mèches d'or roux. Le visage, les yeux, les cheveux de Sophia Paramount.

La jeune journaliste ne bougeait pas, afin de ne pas s'abandonner à ses liens pour que ceux-ci ne la blessassent pas ; elle se tenait debout sur ses pieds joints, comme en une attitude de défi. Mais sur son visage, dans ses yeux, la détresse et l'épouvante se lisaient seules.

VII

A leur entrée dans la salle, Bob Morane et Bill Ballantine n'avaient aperçu que Zanhédrin, Ming et Sophia, mais ces derniers n'étaient cependant pas seuls. Leur attention retenue par la prisonnière, les deux amis n'avaient pas remarqué ces hautes silhouettes noires encapuchonnées, au nombre de quatre, qui se tenaient dans l'ombre, non loin de Ming. A présent, ils pouvaient les détailler, distinguer même leurs visages sous les capuchons imparfaitement rabattus. Des visages à donner froid dans le dos, aux traits inconsistants, comme taillés dans la craie, dont ils avaient la couleur blafarde. Sous des arcades sourcilières proéminentes, en visière de casquette, brillaient des yeux sanglants, luminescents, empreints d'une férocité, d'une cruauté inouïes. La bouche paraissait avoir été taillée d'un seul coup de rasoir et, quand elle s'ouvrait, c'était pour découvrir une denture acérée, pareille à un piège à loups. Les mains, que laissaient voir les manches des robes de bure noire, avaient la même blancheur crayeuse que les visages et de longues griffes courbes, semblables à celles des ours, prolongeaient les doigts.

Tout de suite, Morane et Bill avaient reconnu en eux des whamps, ces êtres de cauchemar dont Ming avait fait ses instruments de mort. Venus on ne savait d'où, faits d'une chair qui ressemblait à du caoutchouc mousse, ils se nourrissaient de sang. Avaient-ils été créés par l'Ombre Jaune, ou celui-ci les avait-il ramenés de quelque univers de démence ? On ne savait. Mais cela avait-il vraiment de l'importance ? Rien ne pouvait ajouter à l'horreur de leur aspect.

Sous peine de subir de graves troubles pouvant aller jusqu'à l'évanouissement et la mort, Bob Morane et Bill Ballantine devaient sans trop de retard reprendre leur état normal. Bob désigna un coin d'ombre, derrière un banc à haut dossier. Ils s'y blottirent et coupèrent les vibrations qui les rendaient

invisibles. Après avoir tiré leurs pistolets à rayons ioniques, prêts à en faire usage si le besoin s'en faisait sentir, ils demeurèrent immobiles, à surveiller les autres occupants de la salle.

Toujours tourné vers Az-Azal, l'Ombre Jaune parlait.

— Comme je vous le disais, Maître Zanhédrin, avant que cette indiscrete personne n'intervienne – Ming désignait Sophia –, tous les gens dignes de foi que j'ai interrogés dans cette ville ont été unanimes à déclarer qu'il n'y avait plus expert... faiseur de miracles que vous.

— C'est là bien grand honneur que l'on me fait, dit le magicien en s'inclinant.

Mais, en même temps, il faisait disparaître ses mains informes à l'intérieur des manches de sa houppelande, car les regards insistants que Ming y attachaient ne lui avaient pas échappé.

Déjà, l'Ombre Jaune poursuivait :

— Je dois vraiment me féliciter d'avoir été reçu, avec mes compagnons, par un personnage possédant votre pouvoir...

Instinctivement, les yeux d'Az-Azal se portèrent sur ces « compagnons », c'est-à-dire sur les whamps, et il ne put s'empêcher de frissonner, ce qui lui arrivait rarement... si jamais ça lui était arrivé.

— Reste justement à me donner une preuve de ce pouvoir, reprenait Ming.

Pendant quelques secondes, l'homme de Noor dévisagea son visiteur, scruta les traits mongoloïdes, tentant de lire dans les yeux couleur d'ambre. Mais pas le moindre tressaillement, le moindre cillement ne lui permit de deviner ce qu'il y avait derrière ce visage et ces yeux.

— Que puis-je pour vous, Seigneur Ming, puisque tel est votre nom ?

— Je cherche une rose enchantée, répondit simplement le Mongol.

A ces mots de « rose enchantée », Zanhédrin ne put s'empêcher de tressaillir, ce qui n'échappa pas davantage à Ming qu'à Morane et à Ballantine.

« Comment l’Ombre Jaune a-t-il fait pour savoir qu’il lui fallait frapper à cette porte ? », se demandèrent les deux amis sans se concerter. Car, ils ne pouvaient supposer que Ming fût venu là gratuitement, sans but précis. Il n’était pas homme à se laisser guider par le seul hasard. Mais peut-être auraient-ils tôt ou tard une réponse à cette énigme.

Il y avait eu un long silence, dont Az-Azal profita pour reprendre son sang-froid, qui l’avait un instant abandonné.

— Une rose enchantée ? fit-il. Je ne comprends pas...

Au fond des orbites, les prunelles rouges du Noorien étaient semblables à deux petites bêtes tapies.

— Vous savez très bien, au contraire, de quoi je veux parler, laissa tomber Ming froidement.

Une voix impersonnelle, comme issue d’une machine, et qui glaçait quiconque connaissait bien, comme Bob Morane et Bill Ballantine, le redoutable personnage. Une voix qui, parfois, savait se faire douce et modulée comme le grondement d’un tigre, et qui n’en devenait alors que plus menaçante.

Comme venait de le dire L’Ombre Jaune, le magicien savait très bien de quelle rose enchantée son visiteur voulait parler. Quelques semaines plus tôt, Yoland de Montalde avait ramené du futur le rosier dont la fleur ne se fanait jamais, et il avait donné beaucoup d’or en échange. Il était probable que l’étrange et inquiétant homme jaune, qui se trouvait de l’autre côté de la table, offrirait lui aussi beaucoup d’or pour la possession de cette plante. Déjà, la cupidité de Zanhédrin était éveillée, et il devinait là une nouvelle source de profit.

— Je vais voir si je puis découvrir la rose enchantée dont vous parlez, Seigneur Ming, dit-il.

— Il vaudrait mieux pour vous que vous la trouviez, fit le Mongol de la même voix impersonnelle, mécanique, que précédemment.

La menace ne devait pas échapper au magicien, mais, cette fois, il ne laissa rien percer de son trouble.

— Que me donnerez-vous si je vous découvre cette rose ? demanda-t-il.

Monsieur Ming tira de sa poche un petit sac de peau de la grosseur du poing. Il en dénoua les cordons pour étaler, sous les

yeux de son interlocuteur, une trentaine d'émeraudes d'une pureté incomparable, chacune grosse comme une noix. Sous la lumière des chandelles, elles jetèrent des flammes vertes à travers la vaste salle. Sur la table, les mains-pattes d'insectes d'Az-Azal se crispèrent, comme si déjà elles se refermaient sur les pierres précieuses. Qui était cet homme pour offrir, en échange d'une rose, qu'elle fut enchantée ou non, des bijoux qui eussent suffi à payer la rançon d'un roi ? Jamais, Az-Azal n'avait contemplé d'émeraudes d'une telle beauté. Il ne se doutait même pas qu'il en existât. Bien sûr, malgré tout son savoir, il ne pouvait se douter que Ming avait récolté ces pierres sur une lointaine planète, où elles étaient aussi communes que de vulgaires cailloux².

— Vous aurez la rose enchantée, assura le Noorien. Il tendait la main vers les émeraudes, mais Ming, d'un geste preste, les subtilisa et glissa le sac dans sa poche, en disant :

— Vous serez payé quand vous me remettrez la rose. Et, il ajouta après un bref silence :

— La rose enchantée, et pas une autre...

— Revenez demain soir, dit Zanhédrin. Peut-être saurai-je alors où elle se trouve.

— Il *faut* que vous sachiez où elle se trouve alors ! jeta le Mongol. Si vous échouez...

— Si j'échoue ? interrogea le magicien d'une voix grinçante.

— Ce sera la mort, répondit Ming.

— La mort ? fit Az-Azal avec un mauvais sourire. Vous ne me tueriez pas aussi aisément. Je possède certains pouvoirs...

— Je me moque de vos pouvoirs ! tonna Ming. Regardez...

S'approchant du buisson de chandelles et sans se soucier de Sophia toujours ligotée au montant, il tendit la main droite au-dessus des flammes jusqu'à ce que celles-ci la léchassent, et il la laissa ainsi durant de longues secondes sans qu'il parut en souffrir le moins du monde.

Bien entendu, le magicien ne pouvait savoir que cette main était une main postiche, d'un perfectionnement extrême et faite de métal et de matière plastique indestructibles.

² Lire : *Les Bulles de l'Ombre Jaune*.

Ming retira la main et dit avec un sourire qui faisait penser à celui d'un fauve jouant avec sa proie – en admettant qu'un fauve puisse sourire, bien entendu :

– Faites la même chose, Messire Zanhédrin, et je serai convaincu de vos pouvoirs.

Le Noorien n'eut garde de relever le défi.

– Revenez demain soir, se contenta-t-il de dire avec conviction. Je saurai où se trouve la rose enchantée.

Lentement, l'Ombre Jaune tourna les talons et marcha vers la porte. Quand il fut là, sur le seuil, il se retourna pour lancer encore :

– N'oubliez pas, Messire Zanhédrin : demain soir, ou bien...

De sa terrible main droite – cette main qui avait la force de dix mains –, il arracha sans effort une lourde applique scellée à la muraille, la tordit comme s'il s'agissait d'un vulgaire fil de fer et la jeta sur la table devant Az-Azal où elle atterrit avec un bruit de bombe.

Alors l'Ombre Jaune se mit à rire, de son rire terrible qui semblait scier toutes choses, et il sortit, sans un regard pour Sophia. Silencieusement, les whamps le suivirent sans parvenir, malgré leurs longues robes et leurs capuchons, à ressembler à des hommes.

Immobile au creux de sa cathèdre, Zanhédrin-Az-Azal était demeuré de longues secondes les yeux fixés sur la porte par laquelle le Mongol s'en était allé. Ce fut seulement quand les échos du rire de son visiteur se furent éteints au loin que ses lèvres bougèrent.

– Oui est cet homme ? murmura-t-il juste assez haut pour que Morane et Ballantine puissent l'entendre de leur cachette. Est-ce le diable ou bien... ?

Mais, sur la planète Noor, on ne croyait pas au diable, du moins dans le sens que l'entendaient les Terriens.

Alors seulement, le magicien sembla s'apercevoir de la présence de Sophia Paramount, toujours ligotée au montant de bois du buisson de chandelles.

– Puisqu'on t'a laissée à ma garde, lança-t-il à l'adresse de la jeune femme, tu pourras peut-être me dire, ma belle, qui est

cet homme. C'était sans doute lui que tu épiais quand Zadin t'a surprise ?

— Un homme, dis-tu ? ricana Sophia en se secouant dans ses liens, ce qui fit trembler les flammes des chandelles qui fumèrent. Dis plutôt un démon ! Il te brisera, sorcier, te cassera les os un à un quand tu lui auras donné ce qu'il cherche !

— Pourtant, les émeraudes..., commença Zanhédrin.

— Les émeraudes ! éclata la captive. Il pourrait te les donner, mais il ne le fera pas. Il préférera te tuer par plaisir... Par simple plaisir !... Et aussi parce qu'il ne laisse jamais de témoins derrière lui... Jamais !... Tu m'entends ?... Jamais !...

Pendant un long moment, Zanhédrin considéra la prisonnière avec perplexité, ayant l'air de se demander si elle disait vrai ou si, au contraire, elle tentait de l'abuser pour, ensuite, profiter de la situation.

— Délivrez-moi, dit encore Sophia. Dans la mesure de mes moyens, je pourrais peut-être vous aider à lui échapper...

Zanhédrin demeura silencieux. Visiblement, il pensait : « Te délivrer ? Pour que tu t'arranges pour m'échapper ?... Ton astuce est cousue de fil blanc, ma belle, et si, par hasard, tu disais vrai, tu pourrais toujours me servir plus tard... en demeurant en mon pouvoir. »

Se détournant de Sophia, il resta quelques minutes silencieux, ses yeux rouges fixés droit devant lui, plongés dans ses songes.

Derrière le banc de bois à haut dossier où son compagnon et lui avaient trouvé refuge, Bill Ballantine interrogea tout bas, à l'adresse de Morane :

— Alors, commandant, qu'est-ce qu'on attend pour voler au secours de Sophia ?

— Elle ne court aucun risque pour l'instant et demeurer un peu plus longtemps ligotée ne lui fera pas de mal, répondit Bob. Elle en a vu d'autres. Je préfère que nous attendions la suite des événements avant de nous démasquer...

De l'autre côté de la pièce, Zanhédrin s'était animé. Ses lèvres bougèrent pour murmurer :

— Avant tout, voyons ce que Monseigneur de Montalde a fait de notre rose magique !

Se retournant dans sa cathèdre, le magicien dévoila le vidéo spatio-temporel qu'il faisait passer pour un miroir magique à ses pratiques, et il le mit en batterie, tandis que Morane et Ballantine ne perdaient pas le moindre de ses mouvements.

L'écran de l'appareil s'illumina, puis des images floues y apparurent, qui se précisèrent rapidement. Les deux amis, en dépit de la distance qui les séparait de l'appareil, distinguèrent un château, au sommet d'une colline, dont les tours se découpaient sur le fond bleu de la nuit. Au premier plan, des champs de roses, qui semblaient s'étendre à l'infini. Puis l'image grossit, en zoom, et un couple apparut, assis sur un banc de pierre. Elle était belle et brune, vêtue de soie, avec une cape de petit vair jetée sur ses épaules pour les protéger de la fraîcheur nocturne. Lui était grand, avec une large poitrine, des cheveux blonds coupés carré, à l'italienne. A son côté, le pommeau doré de son épée brillait comme une petite lune. A les voir ainsi, on aurait cru contempler une de ces vieilles gravures romantiques illustrant quelque roman de chevalerie. Devant eux, dans un étroit parterre entouré d'une bordure de marbre, était planté un rosier isolé ainsi de tous les autres. Un rosier avec une unique rose ; une énorme rose, pleine, fournie de pétales, comme gorgée de sève et de vie. La jeune femme parlait. Sa voix était un peu déformée, mais on pouvait comprendre néanmoins ce qu'elle disait :

— Voilà plus d'un mois maintenant, doux Yoland, que vous m'avez rapporté cette rose et, depuis, rien en elle n'a changé. Elle ne porte pas la moindre flétrissure, pas un seul de ses pétales n'est tombé ; elle semble au contraire plus vivace, ses couleurs plus fraîches que jamais, comme si elle était éternelle. Je crois qu'elle est réellement une rose magique...

— C'est une rose magique, belle Isabeau, répondait le jeune homme. Comment en douter ? Auriez-vous renoncé à tenir la promesse que vous avez faite de m'épouser ?

La jeune femme avait glissé la main dans celle de son compagnon, pour murmurer avec une ferveur qu'elle essayait de contenir :

— Je tiendrai ma promesse, Yoland... Je tiendrai ma promesse...

Zanhédrin coupa le contact en poussant un ricanement sonore.

— Désolé, Seigneur de Montalde, soliloqua-t-il, mais je vais être obligé de détruire votre espoir d'épouser jamais la belle dame de Rocardour...

Il se frotta les mains, pour continuer :

— Quant à vous, Messire Ming – puisque tel est votre nom – , je vous contraindrai à me donner ces émeraudes... puisque vous semblez tenir tant à cette rose !

Il se tourna vers Sophia et reprit :

— Mais, avant tout, occupons-nous de cette damoiselle qui nous est tombée du ciel...

Il appela, à trois reprises :

— Zadin !... Zadin !... Zadin !...

VIII

Sans que l'on pût savoir d'où il venait, le nain avait jailli de l'ombre à l'appel de son maître, telle une repoussante gargouille montée sur pattes. Son aspect était à ce point repoussant que Morane et Ballantine, qui avaient pourtant des nerfs solidement accrochés, sursautèrent violemment. Le coude de Bill heurta le dossier du banc derrière lequel ils étaient tapis et, pendant un moment, ils purent se croire découverts. Déjà, ils étaient prêts à se mettre en état de vibration, mais rien ne se produisit, ce qui tendait à indiquer que Zanhédrin et le nabot n'avaient pas prêté attention au bruit, à moins qu'ils ne l'eussent pas perçu.

— Qu'est-ce que c'est que cet épouvantail ? murmura Bill.

— Sans doute le domestique de notre magicien, supposa Morane.

— Jolie paire ! Qui se ressemble s'assemble ! Ces gars-là, au musée des horreurs, seraient les clous du spectacle. V'z'avez vu leurs mains, commandant ? Euh, enfin..., si on peut appeler ça des mains. Y viendraient directement de l'enfer que j'n'en serais pas étonné...

— De l'enfer, ou de plus loin encore, fit Bob qui ne pensait pas si bien dire.

Pendant que cette brève conversation se déroulait à voix basse, Zanhédrin avait désigné Sophia à Zadin, pour lancer :

— Occupons-nous de la damoiselle...

Se passant un doigt sur la gorge, d'une oreille à l'autre, en un geste qui ne laissait place à nulle équivoque, le nain demanda :

— Est-ce que nous lui... ?

— Pas tout de suite, répondit Az-Azal. Elle peut encore nous être utile... On ne sait jamais. Pour l'instant, contentons-nous de l'enfermer dans la cave.

Sans lui désentraver les mains ni les pieds, les deux Nooriens détachèrent la captive du pied de bois sculpté

soutenant le buisson de chandelles et, la saisissant par les épaules et les jambes, ils l'entraînèrent vers une porte basse s'ouvrant au fond de la pièce.

— On suit, commandant ? interrogea Bill.

— Bien sûr, fut la réponse de Morane. Mais, pour ne pas courir de risques inutiles, devenons invisibles...

Rabattant leurs capuchons sur leurs visages afin de s'isoler totalement, ils enfoncèrent les boutons blancs de leurs ceintures et se mirent en état de vibration. Assurés de ne pouvoir être repérés, ils s'élancèrent sur les traces des deux Nooriens et de la prisonnière. A leur suite, ils descendirent un escalier à la voûte basse, aux marches de pierres glissantes, pour déboucher dans une crypte romane, aux murs et aux épais piliers couverts de salpêtre et le long desquels l'humidité suintait en traînées luisantes sous la lumière du fanal tenu par Zanhédrin.

Plusieurs anneaux étaient scellés dans les parois. Sophia fut attachée par les poignets à l'un d'eux, sans qu'elle fît mine de se défendre. Ensuite, sans prononcer la moindre parole, Az-Azal et le nain se retirèrent. L'obscurité se fit complètement quand ils eurent refermé la porte, en haut de l'escalier. On entendit le bruit d'un verrou que l'on poussait, puis ce fut le silence.

— On peut se rematérialiser, dit Morane à l'adresse de Bill.

Après s'être assurés qu'ils n'occupaient pas l'emplacement d'un objet quelconque, ils reprirent leur état normal.

— On fait de la lumière ? interrogea Ballantine.

— Je ne crois pas que nous devions nous gêner, répondit Bob.

Sophia Paramount bougea dans ses chaînes, et on l'entendit qui demandait :

— Qu'est-ce que c'est ?... Qui est là ?...

— Rassurez-vous, mignonne, fit Ballantine. La cavalerie arrive pour vous tirer de là.

— Pardonnez-nous de ne pas avoir fait sonner le clairon, dit à son tour Morane.

— Bob ! jeta la voix de la journaliste. Bill !... Je savais bien que vous ne m'abandonneriez pas !

Les deux amis avaient allumé leurs petites lampes de poche, à batteries quasi inépuisables, qui faisaient partie de l'équipement des agents de la Patrouille du Temps.

Pendant que Bill s'occupait à libérer la captive, Morane demanda à cette dernière :

— Que s'est-il passé ?

— J'ai suivi Ming jusqu'ici, expliqua Sophia. Mais, alors que je n'étais plus en état de vibration, le nain m'a surprise et j'ai été réduite à l'impuissance.

— Pourquoi ne pas vous être remise en état de vibration ? s'enquit Bill en faisant tomber les derniers liens.

— Impossible. On m'avait ramené les mains en arrière avant même que j'aie pu me rendre compte de ce qui m'arrivait.

— Ça sert à quoi d'être experte en judo et en jiu-jitsu ? interrogea narquoisement Morane.

— Je sais, Bob, répondit la jeune femme d'un ton penaud, mais ce petit monstre possède une force d'hercule et il m'a immobilisée sans que je puisse réagir. Par la suite, avec les poignets attachés derrière le dos, je n'ai pu atteindre les boutons de commande de ma ceinture.

— Une chance que Ming ne vous ait pas fait tuer sur place, commenta Ballantine.

— Peut-être voulait-il me garder comme otage au cas où vous interviendriez, supposa Sophia.

— Peut-être, mais dans ce cas justement, il a eu tort de vous confier à ce magicien. Bien sûr, il ne pouvait deviner que nous retrouverions aussi vite votre trace.

— Et puis, quand il a quitté cette maison, fit remarquer Bill, il avait l'air drôlement pressé, comme s'il avait le diable à ses trousses...

— Le diable..., murmura Morane. Même le diable ne lui ferait pas peur, nous le savons. Il devait y avoir autre chose. Sans doute avait-il quelque idée derrière la tête.

— Cela ne m'étonnerait pas outre mesure si notre magicien en avait une, lui aussi, d'idée derrière la tête, dit Ballantine. Il semble prêt à tout pour obtenir les émeraudes de Ming.

Durant quelques secondes, Bob Morane demeura songeur, puis il prit une soudaine décision.

— Vous allez demeurer ici tous deux, jeta-t-il. Je vais jeter un coup d'œil là-haut pour voir ce qui s'y passe. S'il y avait urgence, je vous avertirais.

Les trois voyageurs du Temps pouvaient en effet demeurer en contact grâce à de minuscules walkies-talkies à grande puissance. En outre, les clignoteurs de leurs ceintures leur permettaient de se repérer l'un l'autre à tout moment.

Avant de quitter la cave, le Français s'enquit encore :

— Votre équipement est-il demeuré intact, Sophia ?

— Je le pense, Bob. On ne m'a pas fouillée et on m'a même laissé mon pistolet, heureusement dissimulé dans ma fausse escarcelle.

— Surtout, recommanda encore Morane à ses deux compagnons, ne bougez pas d'ici avant que je vous fasse signe.

Après s'être mis en état de vibration, il regagna la grande salle du rez-de-chaussée, où Zadin était occupé à éteindre les chandelles.

— Sortir la nuit, dans la campagne, c'est là bien grande imprudence, Maître, disait le nabot à l'adresse de Zanhédrin qui, ayant troqué sa houppelande d'intérieur contre un manteau, attendait que son domestique eût terminé. Avec ces bandes de pastoureaux qui errent un peu partout...

— Les émeraudes que l'on m'a montrées valent que l'on coure quelques risques, répondit le magicien. Et puis, tout compte fait, il n'y a pas si loin d'ici au château de la belle dame de Rocadour !

La dernière chandelle fut éteinte et, éclairés par le fanal que tenait Zanhédrin, les deux Nooriens quittèrent la pièce. Mais, déjà, Morane les avait précédés et, toujours en état de vibration, il avait gagné la rue où il se rematérialisa dans un coin d'ombre, guettant le magicien et son domestique. Ceux-ci sortirent du porche et, d'un pas pressé, traversèrent la place pour s'enfoncer dans une rue qui, d'après ce que Morane pouvait en juger, se dirigeait vers le sud.

« Laissons-les s'éloigner un peu avant de les suivre », songea Bob.

Il tira son minuscule walkie-talkie et se mit en communication avec Bill et Sophia.

— Je piste le magicien et son pygmée, dit-il dans le micro. Sans doute vont-ils essayer de sortir de la ville par la porte sud. Tenez-vous en contact avec moi et, dans une demi-heure, prenez également la poursuite.

— Pourquoi ne nous attendez-vous pas, commandant ? fit la voix nasillarde de Bill, issue du minidiffuseur.

— Parce que, seul, répondit Bob, je passerai plus facilement inaperçu. Et puis, en nous divisant, nous augmenterons nos chances de réussite.

Il coupa le contact. Là-bas, tout au bout de la ruelle empruntée par les deux Nooriens, la lueur du fanal n'était plus qu'un point de clarté dérisoire, prêt à être digéré définitivement par les ténèbres.

— Serait temps de m'y mettre si je ne veux pas les perdre, murmura le Français. Je sais qu'ils veulent gagner un certain château appartenant à une certaine dame de Rocadour. C'est bien sûr une indication, mais il ne me faut pas espérer trouver des panneaux de l'Office du tourisme. Ça ne devait pas encore être inventé à cette époque...

Toute son attention braquée sur l'unique point de repère de la petite lumière tremblotante du fanal, Bob Morane s'était lancé sur la piste de Zanhédrin. Il avait à peine parcouru une centaine de mètres qu'il s'arrêta soudain, pour se rejeter en arrière dans un coin d'ombre. Entre la lumière du fanal et lui-même, plusieurs silhouettes s'étaient interposées, et il ne lui avait fallu qu'un coup d'œil pour se rendre compte qu'elles étaient au nombre de cinq.

« Ming et les whamps ! songea-t-il. L'Ombre Jaune a songé lui aussi à suivre le magicien, en supposant que ce dernier essaierait de le prendre de vitesse... »

Cette façon de faire du Mongol ne l'étonnait guère, car il savait que le redoutable personnage possédait une sorte de sixième sens qui lui permettait de deviner les pensées d'autrui. Pourtant, cela compliquait les choses. Au lieu de pister seulement les Nooriens, il lui fallait à présent pister en outre Monsieur Ming et ses épouvantables acolytes, ce qui doublait les chances d'être découvert. Cela lui rappelait un peu la fable du loup qui poursuit le renard et qui est lui-même poursuivi par

l'ours ; mais, dans le cas présent, Morane n'était pas tout à fait sûr de jouer le rôle de l'ours. Pourtant, en se lançant dans l'aventure, il savait courir certains risques et il lui fallait continuer à faire face à la situation, même si ces risques étaient doublés.

Il sortit son walkie-talkie et se remit en communication avec Bill et Sophia.

— Ming s'est lui aussi lancé sur la piste du magicien, expliqua-t-il. Je garde le contact, mais au radar... Faites de même... En principe, la destination est un certain château de Rocadour, qui doit se trouver au sud de la ville.

— Et, pour trouver ce château, nous devons sans doute nous adresser au premier agent de police venu ? ironisa Ballantine.

— Je suis Ming au radar, je viens de le dire, précisa Bob. Si vous me suivez de la même façon, il vous est impossible de vous égarer. Et puis, il doit s'agir du château que nous avons aperçu sur le vidéo de notre magicien : un château entouré de plantations de rosiers...

Après avoir coupé la communication, Bob Morane attendit, blotti dans son coin d'ombre, que la lumière du fanal se fût totalement fondue dans la nuit. Il s'assura alors, grâce au clignoteur rouge de sa ceinture, réglé sur la longueur d'ondes de Ming, que le système de radar spatio-temporel fonctionnait parfaitement. Ensuite, il reprit la poursuite à allure modérée, afin d'être certain de ne pas rejoindre sans s'en rendre compte, à un détour de rue par exemple, ceux qu'il traquait. De temps à autre, il faisait fonctionner le clignoteur rouge puis, certain de suivre toujours la bonne direction, il reprenait sa filature aveugle.

Au fur et à mesure que les minutes passaient et que Morane contrôlait la progression de ceux qu'il suivait, il devenait de plus en plus certain que ces derniers se dirigeaient vers la porte sud.

A un moment donné cependant, l'intensité du clignoteur rouge cessa de varier, ce qui indiquait que Ming s'était immobilisé.

« Que se passe-t-il ? se demanda Bob. Pourquoi cet arrêt ? Ming a-t-il perdu de vue le magicien et son nabot ? »

Résolu d'en avoir le cœur net, il pressa le pas, jusqu'au moment où la lampe rouge de sa ceinture se mit à clignoter avec une telle intensité qu'il fut contraint de s'arrêter à nouveau : l'Ombre Jaune ne devait plus être loin à présent, et Bob ne voulait pas courir le risque d'être repéré.

Se collant contre la muraille la plus proche, il jeta un coup d'œil derrière l'angle de deux rues qui se coupaient. C'est alors que, devant lui, il aperçut la porte sud. Celle-ci était grande ouverte et plusieurs hommes – les sentinelles qui la gardaient sans doute – gisaient sur le sol, sans faire le moindre mouvement. Quant à l'Ombre Jaune, les whamps, Az-Azal et Zadin, ils brillaient par leur absence. A nouveau, Bob consulta le radar réglé sur la longueur d'ondes de Ming : il s'était mis à clignoter plus faiblement.

— Ming doit avoir franchi les murailles à présent, et il s'éloigne à travers la campagne, toujours sur les talons du magicien sans doute.

Le Français aurait pu se contenter de se mettre en état de vibration pour passer à travers le mur d'enceinte, mais il était curieux de savoir ce qui s'était passé à la porte sud et ce que signifiaient ces corps étendus.

Longeant la muraille, il se dirigea vers le large portail, dont les deux lourds battants de chêne et de métal étaient demeurés ouverts. A son approche, aucun des corps étendus – ils étaient au nombre de quatre – ne bougea. Il s'agissait bien de soldats, car on voyait briller leurs cottes de mailles sous la lumière de la lune, et leurs chapeaux de fer avaient roulé sur le sol. Quand il fut tout près, Bob les inspecta rapidement, un à un. Tous quatre portaient la même plaie béante à la gorge, une plaie semblable à celle qu'aurait faite une bête carnassière. Pourtant, ces plaies n'avaient pas saigné, *tout à fait comme si on ne leur en avait pas laissé le temps.*

— Les whamps ! murmura Morane en serrant les poings. Ming a fait exécuter ces malheureux par ses monstres assoiffés de sang !

Il imaginait les événements tels qu'ils devaient sans doute s'être déroulés. Il était probable que Zanhédrin avait soudoyé les gardes, qui lui avaient permis, ainsi qu'à son domestique, de

franchir la porte. L'Ombre Jaune avait attendu que les deux Nooriens se fussent éloignés, puis il avait lancé ses créatures sur les infortunées sentinelles. Sans doute celles-ci n'avaient-elles même pas eu le temps de voir venir le danger, et elles étaient tombées sous les crocs de ces êtres d'épouvante dont personne, sauf Ming peut-être, ne connaissait la nature exacte.

Durant quelques secondes, Morane considéra les visages exsangues des quatre victimes, visages qui, même dans la mort, exprimaient une terreur sans nom.

— Les whamps se sont nourris, murmura-t-il encore. Ces animaux-là ne perdent jamais une occasion de réparer leurs forces. Et on s'étonnera qu'au Moyen Age, les gens croyaient aux vampires...

Se détournant, il franchit rapidement la porte et déboucha dans la campagne. La nuit était claire et il pouvait parfaitement voir, devant lui, s'étager les collines et, au sommet de l'une d'elles, un castel qu'il crut reconnaître pour l'avoir aperçu déjà sur le vidéo du magicien.

— Le château de la dame de Rocardour ! fit-il tout bas.

C'est alors qu'il aperçut cette lumière, assez loin devant lui, qui s'éloignait doucement. Elle semblait avancer toute seule. Pourtant, Bob ne douta pas un seul instant qu'il s'agissait du fanal de Zanhédrin.

Après s'être éloigné d'une centaine de mètres du pied des murailles, Morane se tapit derrière un buisson et se mit à nouveau en communication, par walkie-talkie, avec Bill et Sophia.

— Je suis sorti de la ville, expliqua-t-il.

— De notre côté, fit à son tour Bill, nous nous dirigeons vers la porte sud...

— Attention au moment de la franchir, reprit Morane. Ming a fait exécuter les quatre sentinelles par ses whamps. Si on découvrait leurs corps, vous pourriez avoir des ennuis...

— Nous nous mettrons en état de vibration pour franchir les murailles...

— Ce serait plus sage, en effet... Quand vous vous trouverez au-delà de la porte sud, vous apercevrez un castel sur les

hauteurs. C'est de ce côté que se dirige notre sorcier, avec Ming à ses trousses, bien entendu.

Sur ces dernières recommandations, Morane coupa le contact. Pendant de longues secondes, il demeura immobile, l'oreille aux aguets, à « écouter » le silence. Celui-ci était quasi total. De temps à autre, très loin, les aboiements d'un chien montaient, mais ils ne faisaient, quand ils cessaient, que rendre ce silence plus épais, plus pesant, plus définitif eût-on dit.

La campagne paraissait à jamais déserte. Pourtant, Morane n'ignorait pas que des bandes de ces pastoureaux, dont avait parlé tout à l'heure le nain, erraient à travers la nuit, animées par une mystique obscure qui se décantait en carnages, vols et pillages.

Pressant le pas, se guidant sur le lointain mouvement du fanal, Bob s'était remis en marche. Par moments, il contrôlait les mouvements de Ming pour s'assurer que, celui-ci suivait lui aussi le même chemin.

Pendant près d'une heure, il marcha, tandis que, devant lui, la lueur du fanal grimpait à flanc de colline, tel un gigantesque vers luisant, en direction du château.

Et, soudain, la lueur se stabilisa, à une distance du castel que Morane jugea être de quelques centaines de mètres peut-être. Plusieurs minutes passèrent : le fanal demeurait immobile.

« On dirait que notre magicien est arrivé à destination, songea Morane. Peut-être serait-il temps d'aller voir les choses de plus près... »

Il pressa le pas, courant presque.

Il avait atteint les premiers champs de roses, étages en larges paliers aux terres retenues par des murets de pierres sèches, quand un cri déchira la nuit. Un cri plein d'une indicible horreur, d'une souffrance brève mais infinie. Un cri pareil à un coup de scie, et après lequel on avait l'impression que plus jamais le silence ne serait pareil.

IX

Presque aussitôt après le premier, un second cri s'était fait entendre, plus ténu mais empreint de la même terreur, du même désespoir.

— Le magicien et son aide ! On est en train de les tuer ! fit Bob.

Et, tout de suite après, il s'exclama :

— Le Strength !... Ming va s'emparer du Strength ! Cinq, six cents mètres peut-être le séparaient de l'endroit où s'était stabilisé le fanal, dont la lumière continuait à lui servir de repère.

Une seule pensée occupait à présent Morane : empêcher l'Ombre Jaune de s'emparer du rosier, si ce n'était déjà fait ! Si Ming y parvenait, il réussirait peut-être, tôt ou tard, à faire à nouveau alliance avec l'être galactique qui y était enfermé, et alors... La puissance du Strength autorisait toutes les craintes, même – et surtout ! – les pires d'entre elles.

Poussé par une angoisse qui dépassait sa volonté, Morane s'était mis à courir de champ de rosiers en champ de rosiers, escaladant muret après muret. Il savait qu'il lui fallait faire vite s'il voulait rejoindre Ming avant qu'il ne soit trop tard. Ce qu'il ferait alors, il l'ignorait encore, car il connaissait la rapidité des réactions de son adversaire. Tout ce qui comptait pour l'instant, c'était l'empêcher de disparaître avec la rose enchantée.

Cent cinquante mètres peut-être séparaient le Français de l'endroit où brillait le fanal quand, jaillie de derrière un muret, une grande ombre se dressa devant lui. Tout de suite, il reconnut la haute et mouvante silhouette encapuchonnée de noir, tel un domino de carnaval, le visage blafard piqué de deux lucioles rouges, la large bouche pareille à une balafre.

« Un whamp ! songea Morane. Ming en a laissé un en arrière-garde... J'aurais dû m'y attendre ! »

Il savait que risquer le corps-à-corps avec le monstre serait chose inutile, et cela en dépit de sa force, de son adresse. Autant vouloir livrer un match de catch à un bibendum de baudruche, et les redoutables mâchoires carnassières, les griffes, elles, n'étaient pas en baudruche.

Le premier réflexe de Morane fut de se mettre en état de vibration. Mais le temps pressait et plus il mettrait de whamps dans l'incapacité de nuire, mieux cela vaudrait.

Comme les mains informes, garnies de griffes pareilles à celles des ours, se tendaient vers lui, il bondit en arrière et arracha le pistolet à rayons ioniques glissé dans son escarcelle. Il le braqua vers le whamp et pressa la détente. Le rayon frappa le monstre en pleine poitrine. Il y eut un éclatement pourpre suivi d'un long grésillement. L'agresseur parut se recroqueviller sur lui-même, se ratatiner, puis fondre tandis qu'une fumée noire, poisseuse, accompagnée d'une odeur âcre de caoutchouc brûlé se dégageait. Bientôt, il n'y eut plus sur le sol qu'un petit tas de matière noirâtre qui se consumait lentement.

Déjà, Bob Morane continuait son chemin. Il n'avait pas lâché son pistolet, prêt à s'en servir contre tout nouvel adversaire qui se manifesterait.

Il lui fallut quelques minutes à peine pour atteindre l'endroit où brillait le fanal. Celui-ci était posé sur le sol de la terrasse, à proximité du rond de terre cerné d'une margelle et à l'intérieur duquel, logiquement, aurait dû se trouver le rosier. « Aurait dû », car la plante avait disparu, arrachée. Il n'en était pas de même d'Az-Azal et Zadin. Ils gisaient sur le sol, comme brisés, et tout dans leur attitude disait que plus jamais ils ne se relèveraient.

— Les whamps les ont eus, constata Morane à voix basse. A moins que ce ne soit Ming lui-même qui s'en soit chargé...

Les victimes ne portaient, en effet, aucune plaie à la gorge, ce qui tendait à confirmer cette dernière possibilité.

Morane ne devait cependant pas s'attarder à se poser des questions sur la façon dont le Mongol était venu à bout des deux Nooriens. Il avait aperçu ce petit sac de cuir, de la grosseur du poing, posé sur la poitrine de Zanhédrin : celui-là même qu'il avait aperçu chez le magicien.

« Les émeraudes ! songea-t-il. Notre sorcier a conduit Ming jusqu'au Strength, et Ming a payé ses dettes... à un mort. »

Une rumeur, sur la gauche, attira l'attention de Bob.

En direction du château, il vit briller des torches. Il distingua aussi des reflets d'armes d'hast, de casques. « Les cris ont attiré du monde, pensa-t-il encore. Serait temps de nous déguiser en courant d'air ! »

Se rejetant dans l'ombre, il alla se cacher derrière un bouquet d'ifs, prêt à se mettre en état de vibration si cela se révélait nécessaire.

Jaillis des chemins menant au castel, des hommes d'armes brandissant des torches avaient à présent envahi la terrasse. Une jeune femme et un jeune homme, porteurs d'habits nobles, les accompagnaient, et Morane reconnut le couple aperçu sur le vidéo de Zanhédrin : Isabeau de Rocadour et Yoland de Montalde.

Tout de suite, la comtesse avait vu le rond de terre vide, et elle avait poussé un cri de désespoir, pour balbutier ensuite :

— La rose magique... Elle a disparu.

Yoland de Montalde avait assurément reconnu Zanhédrin et Zadin, mais il ne pouvait comprendre le drame qui s'était déroulé là. Cependant, comme Morane quelques minutes plus tôt, il avait aperçu le petit sac de cuir posé sur la poitrine du magicien. Se baissant, il s'en empara et l'ouvrit. Tout de suite, les flammes des torches arrachèrent aux émeraudes mille reflets de feu vert.

— Regardez, douce Isabeau, fit Yoland en montrant les pierres précieuses à sa compagne.

A la vue des émeraudes, si belles que sans doute jamais reine n'en avait possédé de semblables, le visage de la châtelaine s'illumina. Déjà peut-être voyait-elle les émeraudes réunies en un merveilleux collier et parant la peau délicate et nacrée de sa gorge. Cela ne l'empêcha pas cependant de lancer un dernier regard, où il y avait plus que du regret, vers le rond de terre à présent vide.

« Je n'ai plus rien à faire ici, songea Bob. Cette belle princesse se consolera vite, entre son beau chevalier et ses

joyaux, de la perte de sa rose enchantée, et il me faut essayer de rejoindre Ming au plus vite..., s'il n'est déjà pas trop tard. »

Il s'écarta de quelques centaines de mètres et, rapidement, essaya de repérer l'Ombre Jaune à l'aide du radar. Le voyant rouge de sa ceinture se mit à clignoter avec assez d'intensité pour qu'il pût croire que la partie n'était pas définitivement perdue. Il lui serait peut-être encore possible d'arracher sa proie au Mongol.

Se guidant toujours au radar, Morane s'était lancé à nouveau sur la piste de l'Ombre Jaune. Il savait qu'il accomplissait une course contre la montre et que, si Monsieur Ming réussissait à atteindre l'engin à bord duquel il était venu, il deviendrait difficile, même avec l'aide de la Patrouille du Temps, de le rejoindre à travers le continuum.

En dépit de la nuit, Morane allait vite, et cela bien qu'il ne fît usage d'aucune lumière. Nyctalope, il y voyait presque comme en plein jour, ce qui lui donnait sans doute un avantage sur celui qu'il poursuivait. Sans doute, mais ce n'était pas sûr. Pouvait-on être certain, à quelque moment que ce soit, et en dépit de toutes les apparences, de posséder un quelconque avantage sur l'Ombre Jaune ?

Aux champs de roses, des pinèdes avaient succédé, et Bob avait dû s'engager entre les arbres, où les aiguilles sèches tapissant le sol rendait la marche plus pénible et plus lente à cause des risques de glissade. Mais probablement en était-il de même pour Ming.

De temps à autre, Morane contrôlait l'avance de son ennemi. Il lui sembla, à un moment donné, que le voyant rouge brasillait d'un feu plus vif, ce qui indiquait qu'il gagnait du terrain.

Encouragé par cette constatation, il se mit à marcher plus vite, et ce en dépit des nombreuses glissades sur les aiguilles de pins qui, à tout moment, compromettaient son équilibre.

Sa hâte à rejoindre le Mongol lui avait fait oublier certaines règles élémentaires de prudence. Quand il s'en rendit compte, il était trop tard. Une masse à la fois lourde et molle, s'abattant sur ses épaules, le fit trébucher. Il glissa sur le tapis d'aiguilles de pins et le mouvement instinctif qu'il fit pour amortir une

chute éventuelle l'empêcha d'accomplir la manœuvre destinée à le placer en état de vibration, ce qu'il aurait dû commencer par faire. Quand il voulut accomplir ladite manœuvre, il était déjà réduit à une quasi-immobilité. Des mains puissantes et caoutchouteuses avaient emprisonné chacun de ses poignets, tiré ses bras en arrière, tandis que d'autres masses molles et pesantes croulaient sur lui, le forçaient à plier les genoux. Des liens l'entourèrent, le collèrent au tronc d'un arbre, lui rendant tout mouvement impossible.

Bien que, jusque-là, Morane n'eût distingué que des formes imprécises, il ne conservait le moindre doute quant à l'identité de ses agresseurs. Il n'eut donc aucune surprise quand il vit s'aligner devant lui une demi-douzaine de whamps. « Ils sont plus nombreux que tout à l'heure, pensa-t-il. Ming a dû faire venir des renforts. »

Les monstres demeuraient en attente. Sous leurs lèvres exsangues, Bob voyait briller leurs longs crocs projetés en avant, et leurs petits yeux fixes et rouges brillaient de convoitise.

Et Morane ne put s'empêcher de remarquer : « On dirait qu'ils se demandent à quelle sauce ils vont me dévorer... » Mais quand les whamps se mettaient à table, il le savait, ils n'usaient que d'une unique sauce : le propre sang de leurs victimes.

Il y avait quelque chose de grotesque et sinistre à la fois dans l'attitude de ces masses à la morphologie presque humaine – et simiesque à la fois –, de ces faces grossières où nez, bouches, arcades sourcilières, tout n'était qu'ébauché. Ces faces d'un blanc grisâtre, qui n'avaient la couleur d'aucune face humaine.

A se savoir ainsi livré à ces brutes sanguinaires, aux appétits innommables, Bob Morane se sentait empoigné par une révolte qui le dépassait et à laquelle se mêlait un insurmontable dégoût. Il devait faire quelque chose !... Faire quelque chose !... Mais que pouvait-il tenter, immobilisé comme il l'était ?

Lentement, les whamps s'étaient mis en branle, convergeant tous dans sa direction. De leurs gorges montait une sorte de grincement assourdi et leurs crocs brillaient sous les babines retroussées. Les longues griffes courbes de leurs mains informes se tendaient vers la poitrine de leur proie. On eût dit qu'ils

n'attendaient qu'un signal pour se ruer sur celle-ci, l'égorger, la déchirer...

Une sueur froide coulait du front de Morane, baignait son corps tout entier. « Il faut que je trouve le moyen de m'en sortir, songea-t-il. Il faut... »

Derrière lui, quelque chose bougea, et des rayons pourpres passèrent de chaque côté de l'arbre auquel il était attaché. Il sentit leur chaleur, et ils allèrent frapper les whamps, les entourant un à un d'un halo mortel.

Les monstres parurent se ratatiner, la blancheur de leurs visages vira rapidement au noir, tandis que leurs vêtements s'enflammaient. Une fumée épaisse, accompagnée d'une odeur âcre, qui prenait à la gorge, monta. L'odeur caractéristique du caoutchouc brûlé.

Après le désespoir, la joie empoignait à ce point Morane qu'elle lui nouait la gorge et qu'il fallut plusieurs secondes avant qu'il pût crier :

— Bill !... Sophia !...

— Ouais, fit la voix de Ballantine. Bill et Sophia, qui arrivent juste à temps pour vous sauver la mise.

— Juste à temps, comme tu dis, mon vieux ! jeta Morane avec un rire nerveux. Encore un peu, et ces goinfres se mettaient à table...

Les liens du Français tombèrent, et il étreignit rapidement Sophia et Bill, en disant encore :

— Il y a des moments où cela fait vraiment plaisir d'avoir des amis.

— Oh ! vous savez, Bob, dit Sophia sur un ton mi-figue mi-raisin, on en aurait fait autant pour n'importe quel chrétien.

— Et même pour un mécréant, compléta Ballantine.

Ils demeurèrent quelques secondes silencieux, à contempler les restes des whamps qui achevaient de se consumer. Puis Bob Morane déclara :

— Ming a réussi à s'emparer du rosier, donc du Strength. Je me demande comment nous allons faire pour le rejoindre à présent. Il doit avoir pris une sérieuse avance...

— Si nous contrôlions ? proposa Sophia.

Mais les clignotants rouges de leurs ceintures n'émirent qu'une lumière relativement faible, ce qui indiquait que celui qu'il poursuivait devait se trouver assez éloigné d'eux.

— Fichu ! lança Bob avec colère. Il aura rejoint l'engin à bord duquel il est venu avant que nous ayons pu mettre la main sur lui.

— Ce n'est pas parce que Ming a le rosier qu'il a gagné la partie, fit remarquer Ballantine. Il faut encore que le Strength se laisse apprivoiser. Nous en savons très peu au sujet de la Vapeur Rose, mais assez cependant pour supposer qu'elle n'a rien du petit chien-chien à sa mémère qui donne la patte pour avoir un morceau de sucre...

— Bien sûr, Bill, bien sûr, reconnut Morane, mais nous savons que l'Ombre Jaune est capable de tout, même d'accomplir des miracles. Et puis, n'oublie pas que nous avons une mission : empêcher à tout prix Ming de s'emparer du Strength.

— La mission que nous nous étions assignée, nous, dit l'Écossais, c'était récupérer Sophia. C'est fait. Pour le reste, que la Patrouille du Temps aille se faire cuire un œuf dans un cratère de Bételgeuse !

— Soyez gentils de ne pas me mettre en cause, intervint Sophia. Personnellement, j'avais accepté la mission dont vous venez de parler. J'essaierai donc seule de rejoindre Ming... si c'est encore possible.

Tournant les talons, elle s'éloigna entre les arbres. Morane et Ballantine échangèrent un bref regard, haussèrent les épaules en même temps puis, courant presque, s'élancèrent sur les traces de leur compagne.

X

L'Ombre Jaune avait laissé les whamps qui l'accompagnaient en arrière-garde, par simple précaution, car il ne se savait pas poursuivi. Pourtant, la présence de Sophia Paramount chez Zanhédrin-Az-Azal lui avait laissé supposer que Morane et Ballantine ne tarderaient sans doute pas à se manifester eux aussi. C'était un peu pour cette raison qu'il avait pris les précautions qui précèdent, et l'on sait qu'une fois de plus son instinct ne l'avait pas trompé.

Seul, à présent, le Mongol allait de toute la vitesse dont il était capable, sans courir cependant, car il savait que souvent une trop grande hâte peut nuire. Dans son poing droit – cette main postiche, merveille de précision et de force –, il tenait les tiges du rosier réunies, la fleur épaisse et lourde lui battant le bras, telle une petite tête dodelinante. Parfois, il avait l'impression que la plante frémissait pour tenter de lui échapper, tout à fait comme si l'être qui s'y tenait volontairement enfermé marquait des velléités de révolte. Pourtant, Ming ne s'en souciait guère. Il n'avait qu'une pensée : regagner au plus vite le vaisseau spatial qui, jadis, avait appartenu à la flotte de Gnur, et qui était devenu maintenant un de ses principaux instruments de guerre.

C'était avec intention que l'Ombre Jaune avait laissé l'appareil assez loin d'Avignon, dans une sorte de désert de pierres, où personne ne s'aventurerait jamais. Là, gardé par des whamps et des *dacoïts* – tueurs indiens qu'il avait fanatisés –, le vaisseau ne risquait pas d'être découvert.

Durant des heures, Monsieur Ming marcha ainsi, d'un pas égal et allongé, sans ressentir la moindre fatigue. Son énergie, son endurance – et aussi le fait qu'il était cyborisé – lui permettaient de continuer ainsi durant des jours³.

3 Lire : *La Cité de l'Ombre Jaune*.

Au fur et à mesure que les heures s'écoulaient, cependant, une crainte lui venait. Logiquement, les whamps qu'il avait laissé en arrière-garde auraient dû le rejoindre, car ils étaient capables de se déplacer avec une grande rapidité. Or, il n'en était rien. Quelque chose avait donc dû les retarder, ou plutôt quelqu'un, et le Mongol ne connaissait aucun être humain capable de triompher de ses whamps sur lesquels ni les armes blanches ni les armes à feu classiques n'avaient d'effets.

« Aucun être humain, pensa l'Ombre Jaune, sauf ce maudit commandant Morane ! »

Il possédait la certitude à présent que son mortel ennemi était intervenu, d'une façon ou d'une autre.

Rien ne pouvait faire peur à Ming, ni personne. Cependant, il craignait Morane, le seul homme qu'il n'avait jamais pu vaincre et qui, au contraire, l'avait déjà vaincu, lui, Ming, en dépit de sa science, de sa puissance quasi surhumaine.

Instinctivement, le Mongol avait pressé davantage encore le pas. Il se surprit à se retourner, comme s'il craignait quelque chose. Alors il se mit à rire, de ce rire terrible, à la fois doux et grinçant, qui ressemblait au feulement du tigre et que peu d'hommes pouvaient se vanter d'avoir entendu, car il était annonciateur de mort.

— Il faudra que je songe réellement à me débarrasser de cet encombrant commandant Morane ! fit l'Ombre Jaune à haute voix. Il va finir par me faire peur.

Mais, en même temps, il songeait à ce que serait la vie sans la présence de cet ennemi qui, seul, en contrant ses actions, y ajoutait l'indispensable piment.

L'aube se leva, et la clarté grisâtre du jour naissant envahit rapidement le ciel. Alors, Ming se sentit rassuré : devant lui, au creux d'un vallon rocheux, le vaisseau gnurien était posé, sa coque brillant comme la peau d'une grosse orange soigneusement polie.

L'Ombre Jaune sentit le triomphe le gonfler. Il était venu à bout des deux redoutables êtres galactiques camouflés en Terriens qu'étaient Az-Azal et Zadin le nain, et il les avait exécutés sans pitié ni remords ; Morane, si Morane il y avait, se trouvait loin derrière lui encore, il en avait la certitude, grâce à

ce sens qui lui permettait de détecter toute présence humaine ; et le spatonef, ultime et sûr refuge, était là, à quelques centaines de mètres à peine.

Non, plus rien ne, pouvait empêcher son triomphe.

Mû par une sorte d'ivresse, Ming brandit le rosier à hauteur de son visage, le fixant de ses yeux d'ambre, qui ne cillaient jamais, et il clama :

— Tu es à moi, Vapeur Rose ! Je t'obligerai bien à devenir à nouveau mon alliée et, à nous deux, nous conquerrons la Terre..., la Galaxie..., l'Univers.

C'est alors que quelque chose d'incroyable se passa. Dans son poing, le rosier parut soudain peser des tonnes, tandis que la rose elle-même tournait au pourpre, comme pour une menace. Les tiges s'écartèrent irrésistiblement, forçant la main de métal à s'ouvrir comme si c'avait été celle d'un enfant.

La Vapeur Rose – le Strength – était un de ces êtres cosmiques à la vie quasi éternelle, au pouvoir presque miraculeux qui erre à travers les espaces intergalactiques. Pourtant, son état gazeux la rendait impuissante si elle ne s'alliait, en le pénétrant et en vivant en symbiose avec elle, à une autre créature dotée, elle, d'un corps physique. En échange de ce corps, la Vapeur Rose offrait sa force, son intelligence, ses dons. En un mot, elle dotait son allié de pouvoirs presque illimités.

S'il y avait une chose cependant que le Strength ne pouvait donner, c'était l'immortalité. Combien n'avait-il déjà pas eu de ces alliés que, au bout d'un temps plus ou moins long, la mort lui avait ravis ?... Des centaines ?... Des milliers ?... L'avant-dernier avait été ce poulpe d'Aldébaran, mais la peste cosmique avait fait son œuvre, et le Strength avait dû quitter une dépouille gélatineuse devenue désormais inutile. Ensuite, il avait erré de galaxie en galaxie, passant par tous les plans du continuum, à la recherche d'un nouveau support. Un jour, sur une planète dont l'élément principal était le soufre, il avait rencontré Ming, définitivement vaincu semblait-il, et il l'avait ranimé, centuplant sa force et son intelligence⁴. Et puis, un beau jour, lassé sans

⁴ Lire : *Les Bulles de l'Ombre Jaune*.

doute, il avait quitté l'Ombre Jaune pour s'allier tout simplement à une rose dont la couleur, le parfum l'avaient séduit. C'était de cette rose que, après les péripéties que l'on sait, Ming s'était emparé, espérant retrouver ainsi son redoutable allié.

La Vapeur Rose possédait cependant une caractéristique : sans corps propre, elle était contrainte à se plier aux exigences physiques de son support du moment. Si ce support était un monstre, comme Ming, elle devenait elle-même un monstre ; si, au contraire, le support n'était qu'une simple fleur – comme c'était le cas pour le moment –, elle en prenait la passivité.

Pourtant, depuis des millénaires qu'elle errait de galaxie en galaxie, de corps en corps, la Vapeur Rose se sentait lasse et, si l'on peut prêter des goûts humains à un monstre cosmique, peut-être aspirait-elle à une paix champêtre que pouvait lui offrir son alliance avec le rosier. En outre, à Niviork, où Yoland de Montalde était allé la chercher, la rose était considérée comme un symbole divin, le symbole de la douceur, de la beauté, et ce n'est pas tous les jours, même pour un Strength, que l'on peut être adoré comme un dieu.

C'est pour cette raison que la Vapeur Rose, devinant qu'on s'approchait du vaisseau où, sans doute, l'Ombre Jaune s'arrangerait pour la garder prisonnière, avait eu un sursaut de révolte et que la plante avait échappé aux mains qui la tenaient.

Ming avait essayé de reprendre le rosier, mais il lui avait échappé à nouveau. On vit alors cette étrange chose d'un homme poursuivant une plante qui ne voulait se laisser saisir et qui, par bonds successifs, lui échappait toujours.

Pour le Strength, un végétal n'était pas un support idéal dans la lutte qu'il avait à soutenir, et ce n'était que par la seule puissance de sa volonté qu'il parvenait à faire se mouvoir ledit support.

Tôt ou tard, Monsieur Ming parviendrait à s'emparer à nouveau du rosier. Il ne se pressait même pas, sûr qu'il était de sa victoire.

Certes, la Vapeur Rose pouvait, à tout moment, quitter la plante. Mais, réduite à son seul état gazeux, elle serait sans force, comme une âme privée de corps. Et c'était là l'absurdité

de sa condition : elle, une des créatures les plus puissantes, les plus intelligentes de l'univers, était condamnée, pour pouvoir user de cette puissance et de cette intelligence, à vivre en parasite.

Si seulement un autre être vivant s'était trouvé à portée ! Un lièvre par exemple... Le Strength aurait pu se glisser en lui et fuir... Mais il n'y avait que Ming, celui auquel justement il voulait échapper.

L'Ombre Jaune s'était arrêté, à quelques mètres de la plante qui était retombée sur le sol. Accroupi, prêt à bondir, le Mongol guettait sa proie. Il savait avoir affaire à forte partie mais, pour le moment, le Strength était désavantagé. S'il s'était trouvé en symbiose avec un autre homme plutôt qu'avec une plante, s'il avait pu se servir des jambes, des mains, des sens d'un autre homme, auquel il aurait conféré une quasi-invulnérabilité, Monsieur Ming aurait été infailliblement vaincu, brisé... A moins que cette rumeur, qui montait là-bas, du creux d'un vallon...

Soudain, Ming bondit, les mains tendues en avant, telles des griffes. Mais elles manquèrent leur but. Le rosier avait eu un petit saut de côté rappelant l'effacement d'un boxeur devant l'assaut de son adversaire. Emporté par son élan, le Mongol trébucha. Son pied se prit dans une racine affleurante. Il tenta de reprendre son équilibre, vacilla, puis s'écroula tout de son long, tandis que la plante s'éloignait par bonds successifs et imprécis, comme poussée par les rafales du vent qui se levait.

C'est alors que les deux bandes de « pasteureaux » débouchèrent sur la plaine.

XI

Bob Morane, Bill Ballantine et Sophia Paramount avaient, eux aussi, marché toute la nuit, mais à allure forcée. Cette dernière circonstance devait les servir car, au fur et à mesure de leur progression, les radars se mettaient à clignoter avec plus d'intensité.

Quand l'aube était venue, il devint évident que celui que les deux hommes et la journaliste poursuivaient ne devait plus se trouver à bien grande distance. Morane avait désigné une éminence du haut de laquelle ils pourraient embrasser les alentours.

— Grimpons au sommet de cette butte, dit-il. Cela nous fera peut-être perdre un peu de temps, mais cela nous permettra également d'avoir une vue plus nette de la situation.

Tous trois gagnèrent l'étroit plateau qui couronnait l'éminence. Dans de minuscules poches dissimulées à l'intérieur de leurs vêtements, ils avaient – entre autres choses – les éléments de jumelles miniatures qui pouvaient être assemblées en quelques secondes. A l'aide de ces instruments, ils inspectèrent la campagne environnante.

Ce fut Sophia qui, la première, repéra vers la droite ce qui, à l'œil nu, n'était qu'une petite silhouette noire mais qui, grossie, se révéla être un homme vêtu d'un habit de clergyman.

— Je ne crois pas me tromper, annonça la jeune femme, ce ne peut être que Ming.

— Aucune erreur, approuva Morane. Personne, à cette époque, ne s'habille de cette façon. En outre, je vois briller son crâne rasé.

— Et il tient quelque chose dans la main droite, avait dit Bill à son tour. On dirait une plante... Oui, c'est cela, c'est bien une plante, avec une unique fleur... Une rose.

— Il a l'air d'être seul, fit Sophia, et un kilomètre à peine nous sépare de lui. Sans doute n'aurons-nous plus à présent

aucune peine à le rejoindre et à nous rendre maîtres de lui pour récupérer le Strength.

— A votre place, Sophia, déclara Bob, je ne serais pas si certain de ce que j'avance. Regardez, devant Ming, cette grosse boule orange...

— Le vaisseau gnurien ! s'exclama Ballantine.

— Oui, le vaisseau gnurien, et Ming en est moins loin que nous ne le sommes de lui !

L'Écossais laissa échapper un rugissement de colère.

— Cette fois, c'est foutu ! gronda-t-il. On a manqué le coche !

Un avertissement, lancé par Sophia, parvint aux deux amis.

— Regardez !... Il se passe quelque chose ! Pendant un instant, Bob et Bill avaient laissé leur attention se détourner de leur ennemi. Ils la concentrèrent à nouveau sur lui et se rendirent compte que le rosier lui avait échappé.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? murmura Morane.

— On dirait que le Strength rue dans les brancards, fit Bill.

Le géant avait deviné juste. Sans pouvoir intervenir à cause de l'éloignement, tous trois assistèrent à la poursuite qui devait se terminer par la chute de l'Ombre Jaune.

— Il faut faire quelque chose, décida soudain Morane. Ming ne demeurera pas sur cet échec. Il s'arrangera, d'une façon ou d'une autre, pour remettre la main sur le rosier... Allons-y, et piquons un sprint !

C'est à ce moment que le Français et ses compagnons aperçurent, eux aussi, les deux bandes de « pastoureaux », venues l'une de l'est, l'autre de l'ouest, qui prenaient pied sur la plaine.

Étaient-ils inspirés par des Templiers, ces « pastoureaux » ? Étaient-ce d'anciens frères-chevaliers qui, après la destruction de l'ordre par Philippe le Bel et la mise à mort de leur Grand Maître, avaient voulu se venger et détruire la puissance de la royauté et du pape ? Toujours est-il qu'un beau jour ils s'étaient changés en prêcheurs, pour organiser – disaient-ils – une nouvelle croisade populaire vers la Terre sainte. En réalité, ce qu'ils voulaient sans doute, c'était la ruine du royaume. Allant de village en village, ils avaient électrisé, fanatisé la jeunesse,

qu'ils entraînaient derrière eux, de province en province, horde qui grossissait sans cesse, dévastait, pillait, tuait au hasard de ses fureurs. Ils furent cent mille peut-être, filles et garçons, animés d'une même folie mystique, mettant à sac les villes qu'ils traversaient, ravageant toute la France du nord au sud. Des prêtres interdits, des voleurs, des mendiants, des moines renégats, des soldats déserteurs étaient, depuis le début, venus se joindre à eux, les encadrant, les embrigadant, les poussant au pire. Ils envahirent Paris, mais se contentèrent de prendre d'assaut le Châtelet et de piller l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. Un ordre mystérieux, lancé par on ne savait qui, les détourna de la capitale et les jeta sur les routes du Midi, allant jusqu'aux portes de la cité papale, sans qu'une menace d'excommunication formulée par Jean XXII ne pût parvenir à freiner réellement leur rage.

C'étaient deux bandes de ces « pastoureaux » qui venaient d'intervenir au moment où l'Ombre Jaune tentait de récupérer le Strength. Aussitôt, le Strength les détecta, et il comprit que le moyen d'échapper à son ennemi venait de s'offrir à lui. Depuis le début de la poursuite, il cherchait un hôte qui lui permettrait de quitter le rosier, support trop statique pour lui offrir un réel secours, et il trouvait *des* hôtes.

Les deux cohortes de « pastoureaux » se rapprochaient l'une de l'autre, puis elles s'immobilisèrent, les hommes qui les composaient paraissant indécis, comme s'ils se demandaient s'ils allaient s'unir ou s'entre-tuer. Le mistral soufflait maintenant de plus en plus fort, dans leur direction, et permettait à la plante de se rapprocher d'eux plus vite. Les « pastoureaux » ne prêtaient pas attention à cette plante que le vent semblait pousser vers eux.

L'Ombre Jaune s'était redressé pour se lancer à nouveau à la poursuite du Strength. Mais, déjà, il était trop tard. Le rosier s'était immobilisé, debout, ses racines fichées dans une anfractuosité du sol, à quelques mètres à peine des deux groupes de « pastoureaux », et rapidement le Strength quittait la plante pour, rampant au ras du sol, entre les herbes et les cailloux, se diriger vers eux. Alors, se scindant en menus

flocons, elle pénétra chaque homme, leur insufflant une énergie nouvelle.

Alliée à une fleur, la Vapeur Rose n'avait cessé d'afficher un comportement paisible – à part sa brève révolte contre Ming – ; alliée à cette bande d'hommes de sac et de corde, à ces fanatiques aveuglés par un mysticisme pervers, elle décuplait leur besoin de tuer, de détruire. Et cette fureur, elle la tourna volontairement contre l'Ombre Jaune.

Le Mongol s'était immobilisé à une centaine de mètres des « pastoureux ». Il avait assisté au transfert de la Vapeur Rose qui non seulement avait pénétré les hommes, mais aussi les animaux – vaches, chiens, chevaux – qui les accompagnaient. Quand tous les regards se tournèrent vers lui, il comprit le danger et, tournant les talons, il se mit à fuir en direction du vaisseau gnurien.

Du sommet du tertre qu'ils avaient choisi comme poste d'observation, Bob Morane, Bill Ballantine et Sophia Paramount suivaient, sans pouvoir intervenir, le déroulement des événements. En raison de l'éloignement, et en dépit de la puissance de leurs jumelles miniatures, ils n'avaient pu discerner le transfert du Strength de la plante aux « pastoureux ». Pourtant, le comportement de ces derniers leur avait permis de deviner ce qui se passait.

– J'ai l'impression que les opérations prennent mauvaise tournure pour Ming, fit Bill. Si son ancien allié se retourne contre lui, à présent...

– L'Ombre Jaune a des ressources, nous le savons, dit Morane. Aussi, avant de conclure, voyons comment tout cela va se terminer.

Pour le moment, le Mongol semblait plutôt en mauvaise posture, et tout ce qu'il pouvait faire, c'était fuir. Il courait vite, car c'était un athlète accompli. Pourtant, il était évident qu'il ne pourrait continuer à distancer ses poursuivants, dont certains étaient montés.

– S'il est rejoint, remarqua Sophia, il sera infailliblement massacré.

– A quoi cela nous servirait-il ? dit Ballantine. Le duplicateur, que Ming a perfectionné puisqu'il agit à présent

aussi bien dans le Temps que dans l'Espace, en reproduirait immédiatement un double.

— Bien sûr, approuva Morane, mais cela nous laisserait tout au moins un peu de répit.

Là-bas, entre Ming et ses poursuivants, tout au moins ceux qui étaient à cheval, la distance décroissait rapidement. Le Mongol se retourna, un revolver à chaque main, et se mit à faire feu. On n'entendit pas les détonations, car il s'agissait d'armes électriques de l'invention de l'Ombre Jaune, tirant de minuscules projectiles nucléaires qui tuaient n'importe où ils touchaient.

Il y eut une série d'éclatements silencieux et une demi-douzaine de « pastoureaux » à cheval, qui avaient été atteints, s'écroulèrent. Il y eut un flottement parmi les autres, et le Mongol en profita pour fuir de plus belle.

Le désarroi des attaquants devait être pourtant de courte durée et, au bout de quelques secondes, la poursuite reprit avec plus d'acharnement.

Pourtant, du vaisseau, on devait s'être aperçu de ce qui se passait, car l'énorme sphère orange s'éleva lentement au-dessus du sol, tel un gigantesque soleil naissant.

— Que se passe-t-il ? interrogea Ballantine. Est-ce que, par hasard, les créatures de l'Ombre Jaune plaqueraient leur maître ?

— Cela m'étonnerait, dit Morane. Les *dacoïts* sont fanatisés et ils se feraient tuer sur place plutôt que trahir celui qu'ils considèrent comme un dieu. Quant aux whamps, peut-on leur prêter des sentiments humains ? La trahison en est un.

Bob avait vu juste car, à quelques mètres du sol à peine, le vaisseau s'avavançait à la rencontre de Ming. Quand il fut tout près, il se stabilisa. Un sas s'ouvrit et une échelle métallique fut lancée. Après avoir foudroyé encore quelques poursuivants, le Mongol gravit en hâte les échelons, et le sas l'engloutit. Immédiatement, le vaisseau gnurien s'éleva, monta dans le ciel, toujours plus haut, jusqu'à n'être plus qu'un petit point brillant qui disparut, comme dilué dans l'infini.

— Exit l'Ombre Jaune ! jeta Sophia.

Bill Ballantine éclata de son gros rire, pour dire :

— Emporter un rosier, même avec un Strength dedans, c'était encore possible, mais toute une armée de « pastoureaux » enragés ! Je comprends que Ming ait renoncé...

— A-t-il renoncé ? fit Bob comme pour lui-même.

— S'il en était autrement, risqua Sophia, son vaisseau n'aurait pas disparu. Il lui suffisait de s'élever un peu pour être hors de portée des forcenés.

— Peut-être avez-vous raison, Sophia, murmura Morane en hochant la tête, mais sans paraître cependant tout à fait convaincu.

Sur la plaine, les « pastoureaux » étaient demeurés un instant indécis devant la disparition de celui qu'ils poursuivaient. Dans leur état normal, empoignés de folie mystique, ils étaient déjà des êtres redoutables. Possédés par la puissance du Strength, lui-même atteint de mimétisme, leur fureur, leur besoin de détruire se centuplaient. Jusqu'à présent, et pendant de brèves minutes, Ming avait été un catalyseur pour leur rage. A présent qu'il avait disparu, cette rage demeurait inassouvie.

Et, soudain, ce fut l'explosion. Ils se tournèrent les uns contre les autres, changeant l'étroite plaine en un immonde lieu de carnage. Les épées, les piques, les fauchards taillaient, fouillaient, tranchaient les chairs. On eût dit une meute de moissonneurs déments se livrant à quelque sanglante récolte, où la chair remplaçait le blé, le sang la sueur. Personne ne reconnaissait plus son frère, son ami. Un seul lien unissait encore ces hommes déchaînés : la folie du meurtre. Les animaux eux-mêmes ne trouvaient pas grâce. Ils étaient également massacrés, bien qu'ils se défendissent, saisis du même paroxysme que les hommes, à coups de cornes, de sabots et de dents.

Petit à petit, la troupe fondait, les morts jonchant le sol de plus en plus nombreux.

Impuissants, Morane et ses amis ne pouvaient qu'assister, béants d'horreur, à ce massacre. Finalement, il n'y eut plus que dix hommes debout, puis huit, puis six, puis quatre... Seuls, deux combattants demeurèrent dressés, puis un seul qui s'écroula lui aussi pour mourir de ses blessures.

Au sommet du tertre, il y avait eu un long moment de silence. Puis Sophia, que pourtant son métier de grand reporter avait habituée déjà à bien des spectacles terrifiants, porta les mains à ses tempes en balbutiant :

— Quelle horreur !... Quelle horreur !...

Ni Morane ni Ballantine ne dirent rien. Ils se contentaient de contempler en silence l'étendue couverte de corps sanglants sur lesquels le mistral, maintenant déchaîné, passait ses faux sifflantes.

— Nous n'avons plus rien à faire ici, finit par dire Morane. Ming ne pourrait plus, à présent, récupérer le Strength, et nous ne pourrions le récupérer nous-mêmes. Regagnons le quartier général de la Patrouille du Temps, afin de rendre compte de notre mission...

Pendant quelques instants encore, le Français contempla le champ de carnage, puis il dit encore :

— Ainsi, en l'an 1317, un être galactique empêcha Avignon d'être saccagée par les bandes de « pastoureaux » qui convergeaient vers elle. Mais cela ne sera jamais porté dans les livres d'histoire.

XII

Dans la salle de contrôle de la Patrouille du Temps, le colonel Graigh, Bob Morane, Ballantine et Sophia Paramount surveillaient à présent les positions respectives du Strength et de Ming. Le premier n'avait pas bougé de place depuis que Bob et ses compagnons avaient quitté l'an 1317 et les abords d'Avignon. Quant à Ming, bien qu'il se fût éloigné, il était demeuré, à bord du vaisseau gnurien assurément, dans les parages de la Terre. Les radars personnels des voyageurs, trop peu puissants, n'avaient pu le détecter, mais il n'en allait pas de même de ceux du quartier général de la Patrouille.

— Il est donc évident, conclut Graigh, que l'Ombre Jaune n'a pas désarmé. Assurément, il se propose, après son premier échec, d'intervenir à nouveau pour tenter de s'emparer du Strength.

— Comment y parviendrait-il ? fit Morane. Un rosier, ça se transporte, mais pas des centaines, des milliers de cadavres...

— Il est peu probable que la Vapeur Rose demeure dans les cadavres en question, rétorqua le colonel. A quoi lui serviraient-ils, en effet ? Tôt ou tard, elle va chercher un autre allié symbiotique, si ce n'est déjà fait.

— Peut-être va-t-elle réintégrer le rosier, risqua Bill. D'après ce que nous avons cru comprendre, une certaine attirance... euh... sentimentale la pousse vers la rose, à cause de leur communauté de couleur sans doute...

— Il est possible que cela se passe comme Bill vient de le dire, approuva Graigh. Mais il est possible aussi que le Strength, en ayant assez du commerce des habitants de la Terre, choisisse de s'envoler à nouveau à travers les espaces galactiques, à la recherche d'un nouveau support.

— S'il en était ainsi, intervint Sophia, tout serait pour le mieux. Nous serions définitivement débarrassés du Strength, et Ming pourrait toujours courir pour le récupérer.

— Sans doute, dit Morane, mais rien ne nous permet de croire à une telle éventualité, et y croire serait courir un bien gros risque. D'ailleurs, rien ne semble indiquer que le Strength veuille quitter la Terre. Voilà plusieurs jours que nous sommes revenus de l'an 1317, et il demeure toujours là où nous l'avons laissé. Les radars ne peuvent nous tromper.

— Je pense que, finalement, Bob a raison, fit le colonel Graigh. A mon avis, le mieux qu'il y ait à faire, ce serait que vous regagniez l'an 1317 pour surveiller le Strength et vous tenir prêts à intervenir si cela se révélait nécessaire. Bien entendu, vous seriez cette fois pourvu d'un équipement plus complet que lors de votre précédent voyage.

— Cela servirait à quoi, protesta Ballantine, puisque de toute façon la Vapeur Rose ne veut pas se laisser prendre ?

A ce moment, la voix du contrôleur Z 39 se fit entendre.

— Le radar rouge a réagi, colonel !

Les trois hommes et Sophia, qui se tenaient un peu à l'écart pour converser, se rapprochèrent de l'écran sur lequel se dessinait, en gros plan, la carte de la région d'Avignon, où un cercle lumineux marquait la position du Strength, dont un point rouge se rapprochait rapidement, brasillant à tout instant avec plus d'intensité.

— Pas d'erreur, déclara Graigh, Ming revient à la charge.

Et il ajouta sur un ton pressé :

— Cela coupe court à toute hésitation. Il faut que vous regagniez au plus vite l'an 1317. Un mini-temposcaphe est prêt. En empruntant une dimension intermédiaire, vous pourrez être sur place avant Ming...

Le mini-temposcaphe, qui ressemblait à une petite soucoupe volante dotée d'un trépied d'atterrissage, devait se matérialiser non loin de la butte d'où Morane, Bill et Sophia avaient assisté au combat au cours duquel les « pastoureaux » s'étaient exterminés mutuellement. Bob, qui pilotait l'appareil, le posa dans un creux de terrain où il pourrait passer inaperçu pendant que Morane et ses compagnons mettraient pied à terre. Aussitôt, ils gagnèrent le sommet du tertre et, grâce à une commande à distance, Morane mit le temposcaphe en état de vibration, ce qui le rendait invisible. A tout moment, toujours

grâce à la commande à distance, il serait possible de le faire se matérialiser à nouveau.

A présent, les explorateurs étaient équipés de jumelles électroniques surpuissantes, grossissant cent fois, et ce fut à l'aide de ces instruments qu'ils inspectèrent la plaine.

Rien ne semblait y être changé. Trois jours du temps terrestre s'étaient écoulés depuis leur premier voyage, et aucun cadavre ne semblait avoir été bougé, tout à fait comme si les habitants de la région voulaient ignorer ce champ de carnage, ou s'en éloignaient avec terreur. Seules vies dans cette désolation : les oiseaux qui s'abattaient par grappes sur les corps pour s'en repaître.

— L'Ombre Jaune ne semble pas encore s'être manifesté, constata Bill.

— En empruntant une dimension intermédiaire, expliqua Morane, nous avons gagné un peu de temps sur lui en nous faisant dériver légèrement à rebours. Mais soyons sans crainte, nous ne tarderons pas avoir de ses nouvelles.

— La rose, elle, en tout cas, est fidèle au poste, constata Sophia.

A leur tour, Bob et Bill repérèrent la plante. Elle se trouvait à peu près à l'endroit où elle était tombée, juste avant que le Strength ne la quitte pour hanter les « pastoureaux ». Logiquement, par la suite, elle aurait dû être détruite, voire mutilée, mais il n'en était rien. Au contraire, ses racines apparemment bien accrochées dans le sol, elle paraissait en pleine vigueur, avec des tiges solides, des feuilles d'un vert profond, une fleur lourde, épaisse, qui semblait sur le point d'éclater sous la poussée de la sève.

— Je ne vois qu'une explication à cette bonne santé, fit Morane. Le Strength l'a réintégrée.

— Ça saute aux yeux comme un chat en colère ! approuva Bill.

— Et cela explique pourquoi l'Ombre Jaune se manifeste à nouveau, compléta Sophia. Il a dû apprendre, par un moyen que nous ignorons, qu'après l'extermination des « pastoureaux » le Strength avait réintégré le rosier, et il va tenter de le récupérer...

— Et si nous le récupérons avant lui ? proposa l'Écossais. On amènerait la plante, et la Vapeur Rose en même temps, au quartier général de la Patrouille, et le tour serait joué.

Bob Morane eut un hochement de tête affirmatif, pour déclarer :

— Excellente idée, mon vieux Bill, et nous allons la mettre à exécution sans retard... si le Strength veut bien se laisser faire, évidemment.

— Trop tard ! lança Sophia Paramount. Voilà Ming !

En même temps, la journaliste montrait la sphère orangée qui était apparue dans le ciel et grossissait rapidement, pour aller se poser au bord du charnier.

XIII

Bob Morane avait serré les poings.

— Malgré que nous soyons arrivés avant notre ennemi, maugréa-t-il, nous allons être pris de vitesse.

Une plus grande distance les séparait en effet du rosier, ses compagnons et lui, que le vaisseau du Mongol.

— Si nous voulons nous emparer de la plante avant Ming, fit Ballantine, il nous faut foncer avant qu'il n'ait mis pied à terre.

— Bien parlé, Bill, jeta Morane en tirant son pistolet à rayons ioniques. Fonçons !...

— Trop tard ! prévint à nouveau Sophia qui avait gardé les yeux vissés aux jumelles.

Morane et Ballantine regardèrent à leur tour. Le sas du vaisseau s'était ouvert et des hommes en descendaient, en une longue file. Des individus aux visages bruns, émaciés, aux yeux noirs brillant de férocité, aux cheveux d'ébène, aux corps à la fois squelettiques et vigoureux sous des vêtements en loques.

— Des *dacoïts* ! murmura Morane.

Tous trois avaient reconnu les tueurs indiens, spécialistes du poignard, que Ming avait fanatisés et dont il avait fait depuis longtemps ses plus serviles instruments de mort. Il était difficile de les compter avec précision, mais ils devaient être une cinquantaine.

— On dirait que l'Ombre Jaune fait donner la garde ! fit Ballantine.

— Si cela pouvait être son Waterloo ! souhaita Bob. Le dernier *dacoït* devait avoir quitté le vaisseau, car aucun n'apparaissait plus sur l'échelle de coupée.

— Jusqu'ici, Ming brille par son absence, constata Sophia.

Mais ils eurent beau attendre, le Mongol ne devait pas paraître.

De leur côté, les *dacoïts* se déployaient en un vaste arc de cercle, dans l'intention évidente de cerner le charnier et, en même temps, la plante qui se trouvait à peu près à son centre.

— Ming n'interviendra pas, supposa Morane. Il laissera les *dacoïts* agir à sa place...

Là-bas, les auxiliaires indiens avaient fermé le cercle, une vingtaine de mètres les séparant l'un de l'autre. Pendant quelques secondes, ils demeurèrent immobiles puis, comme obéissant à un ordre, ils se mirent à avancer, convergeant tous vers le rosier. Leur intention était claire – ou tout au moins celle de leur maître : ils voulaient prévenir une dérobade éventuelle du Strength et de son support, en cernant ce dernier.

— Cette fois, Ming a bien calculé son coup, dit Bob. La Vapeur Rose n'a que des cadavres à sa portée. Elle ne pourra donc, comme la première fois, opérer un transfert pour s'échapper. Que ferait-elle de corps sans vie ?

— Elle pourrait se transférer dans les *dacoïts*, risqua Bill.

— Ce serait en même temps se rendre à l'ennemi, fit Morane.

— Je ne vois qu'une solution, proposa Sophia. On fonce, pistolet ionique au poing, on balaie autant de *dacoïts* que l'on peut et on essaie de s'emparer du rosier...

— Peut-être ne sera-ce pas nécessaire, dit Morane. Il y a du nouveau...

Grâce aux puissantes jumelles dont ils étaient maintenant pourvus, les deux amis et leur compagne pouvaient suivre le déroulement des événements dans ses moindres détails. Ils virent, comme la première fois, la Vapeur Rose quitter la plante, ramper au ras du sol, s'effiloche, se scinder en une multitude de flocons dont chacun pénétra un cadavre.

Enjambant les corps, les *dacoïts* ne semblaient s'apercevoir de rien, peut-être à cause des oiseaux charognards qui, troublés dans leur festin, s'envolaient devant eux en poussant des piailllements rageurs.

Avec curiosité, à laquelle se mêlait pas mal d'anxiété, Morane, Bill et Sophia ne perdaient rien de la scène, se demandant sur quoi elle allait aboutir.

— Je voudrais savoir ce que le Strength pourra faire de ces restes humains ? interrogea Ballantine.

— Sans doute ne cherche-t-il pas à en faire quoi que ce soit, dit Sophia. Peut-être ne cherche-t-il qu'à se soustraire aux *dacoïts* et...

Les mots s'étranglèrent soudain dans la gorge de la journaliste. Elle laissa échapper une sorte de bref hoquet, pour reprendre ensuite d'une voix blanche :

— Regardez !...

Mais cet avertissement était inutile. Bob Morane et Bill Ballantine avaient vu, eux aussi. Ils avaient vu plusieurs corps frémir et se redresser lentement, avec des gestes désordonnés, mal synchronisés, qui rappelaient ceux de marionnettes oubliées et qui s'animent soudain sous la traction de leurs ficelles sollicitées par un invisible manipulateur.

Peut-être était-ce une entité semblable au Strength qui, jadis, il y a de cela des millions et des millions d'années, avait, au cours d'un périple vagabond qui le poussait de galaxie en galaxie, ensemencé la vie sur certaines planètes, comme la Terre, pour y animer la matière inerte. Mais alors il s'agissait seulement d'une cellule primitive, et non de corps complexes. Et il y avait quelque chose d'à la fois dérisoire et horrifiant dans l'allure vacillante, grotesque de ces dépouilles qui, mues par une énergie qui leur était étrangère, semblaient reprendre force.

Un cadavre fut debout, puis dix, puis des centaines. Cette fois, les *dacoïts* s'étaient rendu compte de ce qui se passait et, malgré leur fanatisme, malgré que la peur leur fût jusqu'alors inconnue, ils s'étaient immobilisés.

Peu à peu, le Strength maîtrisait les corps sans vie, donnait cohésion à leurs mouvements, un peu comme un pilote qui, prenant possession d'un nouveau véhicule, se familiarise avec ses commandes. Les gestes, jusqu'alors flottants, devinrent saccadés, précis. Mais les visages restaient morts, sans expression, les yeux vides. Puis, presque en même temps, des centaines de bras se dressèrent qui, tous, brandissaient une arme : épée, dague, fauchard, lance, hache, masse, épieu...

Et cette masse de chairs mortes, ces cadavres changés en robots se ruèrent sur les *dacoïts*, qui furent submergés. En vain,

leurs longs coutelas, dont ils se servaient avec une maîtrise consommée, taillèrent-ils : les assaillants qui étaient frappés ne tombaient pas, puisqu'on ne peut tuer ce qui est déjà mort. Alors, saisis par une panique qui, jusqu'ici, leur était inconnue, les *dacoïts* se débandèrent et se mirent à fuir en direction du vaisseau gnurien. Et l'armée de cadavres les poursuivait, telle une prodigieuse danse macabre qu'aucun peintre n'aurait osé imaginer. Légion de guerriers silencieux, aveugles et sourds, que nulle haine, nulle colère même n'animait.

Un à un, les *dacoïts* survivants regagnèrent le vaisseau, s'engouffrant dans le sas, tandis que la marée de corps sans vie se pressait autour de la gigantesque sphère comme si elle avait voulu la submerger.

Le sas se referma sur le dernier *dacoït* et le vaisseau s'éleva rapidement dans les airs, pour disparaître, comme avalé par l'infini.

Durant de longues secondes, l'armée fantôme était demeurée immobile. Les bras étaient retombés, les armes avaient chu sur le sol. Ensuite, un à un, vacillant sous les rafales du vent, les étranges soldats avaient regagné l'endroit où ils gisaient quelques minutes plus tôt, pour se coucher, retourner au repos éternel.

Rendus muets par une sorte d'épouvante mystique, croyant tout juste leurs sens, Bob Morane, Bill Ballantine et Sophia Paramount avaient contemplé l'incroyable spectacle, se demandant s'ils ne vivaient pas un cauchemar éveillé.

La première, Sophia réagit. Un tremblement convulsif la secoua et elle enfouit son visage dans ses mains, en murmurant :

— Ce n'est pas possible... Ce n'est pas possible...

— Le Strength peut ce que nous croyions irréalisable, fit Morane. C'est pour cela qu'il ne doit pas, d'une façon ou d'une autre, tomber au pouvoir de Ming.

Bill Ballantine leva le visage vers le ciel, dans la direction où était disparu le vaisseau gnurien.

— Croyez-vous que, cette fois, notre ennemi aura compris, commandant ? interrogea-t-il.

Morane eut un geste vague.

— Peut-on savoir, avec l’Ombre Jaune. Il ne se décourage pas facilement. Nous sommes payés pour le savoir.

Sophia Paramount avait retrouvé le contrôle de ses nerfs.

— En tout cas, fit-elle, l’engin semble avoir définitivement disparu...

— Définitivement ? enchaîna Morane. Cela m’étonnerait. Tôt ou tard, Ming trouvera le moyen de récupérer le Strength. Cette fois, il a été pris au dépourvu mais, à sa prochaine tentative, ce ne seront plus quelques cadavres qui le mettront en échec.

Pendant un instant, le Français se tut, pour reprendre ensuite d’une voix forte :

— Il faut absolument mettre la Vapeur Rose en sécurité !

— Mettre la Vapeur Rose en sécurité ! éclata Bill. Comme vous y allez ! Bien sûr, ainsi que nous venons de nous en rendre compte, le Strength se laisse manœuvrer comme un petit animal familier... Si vous trouvez un moyen, commandant, c’est que vous êtes sorcier...

Cette fois, le silence de Morane se prolongea et ses compagnons, devinant qu’il réfléchissait avec intensité, le respectèrent.

Pendant quelques minutes, il n’y eut plus que les hurlements du mistral, déchaîné, qui sabrait plaines et montagnes de ses rafales.

Finalement, Bob releva la tête, pour déclarer :

— Je crois avoir trouvé... A Niviork, parmi les Enfants de la Rose, le Strength semblait avoir trouvé la paix. Je ne vois à cela qu’une raison : il y était vénéré comme un dieu, du moins indirectement, et ce n’est pas tous les jours que cela arrive, même à un super-être galactique. Il faut donc ramener le Strength à Niviork...

— Ming aurait tôt fait de l’y découvrir, objecta Sophia.

— Ce n’est pas si certain... Admettons, Sophia, que vous me dérobiez un objet que j’avais caché et que je vous le reprenne. Penseriez-vous à aller le chercher là où je l’avais caché la première fois ?

— Peut-être pas, Bob... En somme, ce que vous proposez, c’est une variante à la *Lettre volée*, d’Edgar Poe...

— En quelque sorte... Qu'en penses-tu, Bill ? Par trois fois, le géant haussa ses massives épaules.

— Je suppose que cela peut marcher, approuva-t-il. Et puis, je pense que nous n'avons guère le choix... Mais ce que je me demande, commandant, c'est comment vous ferez pour récupérer le Strength.

— J'ai également ma petite idée là-dessus, répondit Morane. Il est certain que le Strength possède la faculté de lire dans les pensées. Quand il aura réintégré le rosier, nous nous approcherons de lui en formulant clairement, et mentalement, nos intentions. Assurément, le Strength saura que nous sommes sincères et, s'il a envie de regagner Niviork en même temps que la plante, il nous laissera arracher celle-ci...

— Pourquoi ne pas tenter le coup ? proposa Sophia. Tout ce qu'il nous reste à faire, c'est attendre que le Strength veuille bien réintégrer le rosier.

Ils attendirent. Une heure s'écoula, puis une deuxième. Leurs jumelles braquées, ils se relayaient dans l'espoir de voir les flocons de vapeur rose quitter les corps des « pastoureaux » morts ; mais rien ne se passait.

— Il n'a pas l'air de se décider, finit par dire Bill. A ce train, ça peut durer jusqu'au jugement dernier !

— Nous ne pouvons en effet demeurer ainsi à surveiller ces cadavres, dit Morane. Nous allons regagner le temposcaphe et, à son bord, accomplir sans danger de légers bonds en avant dans le Temps. Quand, à des signes certains, nous aurons acquis la certitude que le Strength a réintégré le rosier, nous interviendrons.

XIV

Jour après jour, Bob Morane, Bill Ballantine et Sophia Paramount avaient avancé dans le Temps, et chaque jour ils avaient jeté un coup d'œil en direction du rosier, pour le voir dépérir, ce qui indiquait que le Strength ne l'avait pas encore réintégré. Par contre, au fur et à mesure qu'ils progressaient, les corps des « pastoureaux » se décomposaient davantage, tandis que, petit à petit, les bêtes carnassières s'affairaient au nettoyage des ossements.

Ce fut seulement à la fin du deuxième mois – en réalité, il leur avait fallu une demi-journée à peine pour couvrir ces huit semaines – qu'ils devaient percevoir un changement. Les cadavres, bêtes et hommes, n'étaient plus à présent que des squelettes plus ou moins bien nettoyés. Quant au rosier, il resplendissait d'une santé nouvelle. Ses feuilles flétries étaient redevenues vertes et brillaient comme si elles avaient été taillées dans des émeraudes, ses tiges charriaient une sève riche ; quant à la fleur qui, peu de temps auparavant encore, n'était plus qu'un débris fané, elle s'était à nouveau gonflée, des pétales d'un rose éclatant remplaçant les anciens.

— Le Strength lui est revenu, constata Morane.

Il n'y avait pas à douter. Sur l'écran du macro-vidéo du temposcaph, le rosier montrait une santé, une vigueur que jamais, au cours de toute l'histoire de l'horticulture, aucun de ses semblables n'avait possédé ni ne posséderait jamais.

C'était un étrange spectacle que celui de cette plante pleine de vie au milieu de l'ossuaire que les bêtes de proie elles-mêmes avaient déserté. Quant aux hommes, aucun n'avait approché cet endroit sur lequel, depuis le carnage, planait on ne savait quelle infernale malédiction.

— Allons-nous nous risquer, Bob ? interrogea timidement Sophia.

L'interpellé hocha énergiquement la tête, pour répondre :

— Il le faut !... Ming peut réagir lui aussi et, cette fois, nous devons le devancer à tout prix.

Les capuchons de leurs combinaisons rabattus et soigneusement clos, afin que, en cas de nécessité, ils puissent aussitôt se mettre en état de vibration, les deux hommes et la jeune femme mirent pied à terre et se dirigèrent vers le charnier.

— Surtout, recommanda Morane, pensons fortement que nos intentions sont pures et que, si nous voulons nous emparer de la plante, c'est pour la ramener à Niviork !

Silencieusement, ils s'avancèrent entre les squelettes que, parfois, pour passer, il leur fallait enjamber. Assez étrangement – le soir tombait – le soleil avait pris une teinte verte peut-être due à la nébulosité qui l'entourait, et cette teinte se reflétait sur toutes choses : la terre, les cailloux, les ossements. L'aspect de ces derniers en était rendu plus fantastique, plus sinistre encore, avec les taches noires des orbites qui donnaient l'impression d'autant de regards fixes.

Au fur et à mesure qu'ils avançaient, Morane et ses compagnons pensaient avec force : « Nous voulons vous ramener à Niviork, auprès des Enfants de la Rose... Nous voulons vous ramener à Niviork, auprès des Enfants de la Rose... »

De temps à autre, ils levaient leurs regards vers le ciel, dans la crainte d'apercevoir le vaisseau gnurien, mais il n'y avait que la grosse boule verte du soleil, comme peint par un artiste surréaliste.

Pas après pas, ils se rapprochaient du rosier, en s'interrogeant sur les réactions possibles du Strength. Que pouvait faire celui-ci ? Quitter tout simplement la plante ou dresser contre eux une armée de squelettes ?

A présent, les deux hommes et Sophia n'étaient plus qu'à un mètre de la plante, qu'ils entouraient. Fixant la rose, qui ressemblait à un petit visage attentif, ils concentrèrent leurs pensées avec le plus d'intensité possible. « Nous voulons vous ramener à Niviork... Vous ramener à Niviork... »

Rien ne se passa. Alors, Bill Ballantine dit :

— Je crois que vous pouvez y aller, commandant...

Morane s'avança d'un pas, tendant la main. Quand il toucha le pied du rosier, ce fut à peine s'il perçut un léger frémissement des feuilles, comme aurait pu en produire le vent. Pourtant, il avait la sensation très nette que ce n'était pas le vent, mais que ce frémissement était dû à une force intérieure.

S'enhardissant, Bob referma la main et tira, sans sentir la morsure des épines à cause du gant de sa combinaison spatio-temporelle. La plante n'était pas enracinée bien profondément et elle vint sans se faire prier.

Lentement, Bob se redressa et montra le rosier à ses amis.

— Une fois de plus, dit-il, il est prouvé que douceur vaut mieux que violence.

— Que l'Ombre Jaune en prenne de la graine, commenta Ballantine.

— Et maintenant, conclut Sophia, en route vers Niviork !

Contre son bras, Morane sentait le poids de la rose. Malgré lui, il pensa à la tête d'une femme alanguie. Et, pourtant, dans cette fleur était cachée une des plus redoutables puissances du cosmos.

A pas pressés, Morane, Bill et Sophia s'étaient mis en marche vers le temposcaphe. Une hâte mêlée d'allégresse les poussait, car ce n'est pas tous les jours qu'il vous est donné de rendre un dieu à ses fidèles.

Fin